

QUAND NOTRE TERRE
TOUCHAIT LE CIEL

TSERING YANGZOM LAMA

QUAND NOTRE TERRE
TOUCHAIT LE CIEL

Traduit de l'anglais (Canada)
par Claire-Marie Clévy

BUCHET • CHASTEL

Titre original : *We Measure the Earth With Our Bodies*

Éditeur original : Bloomsbury Publishing

© Tsering Yangzom Lama, 2022

Et pour la traduction française :

© Libella, Paris, 2023

Les citations du *Livre des morts tibétain*

sont extraites de *Padmasambhava* :

Le Livre des morts tibétain, préfacé par Matthieu Ricard,
traduit du tibétain, introduit et commenté par Philippe Cornu,
paru aux éditions Buchet-Chastel en octobre 2009.

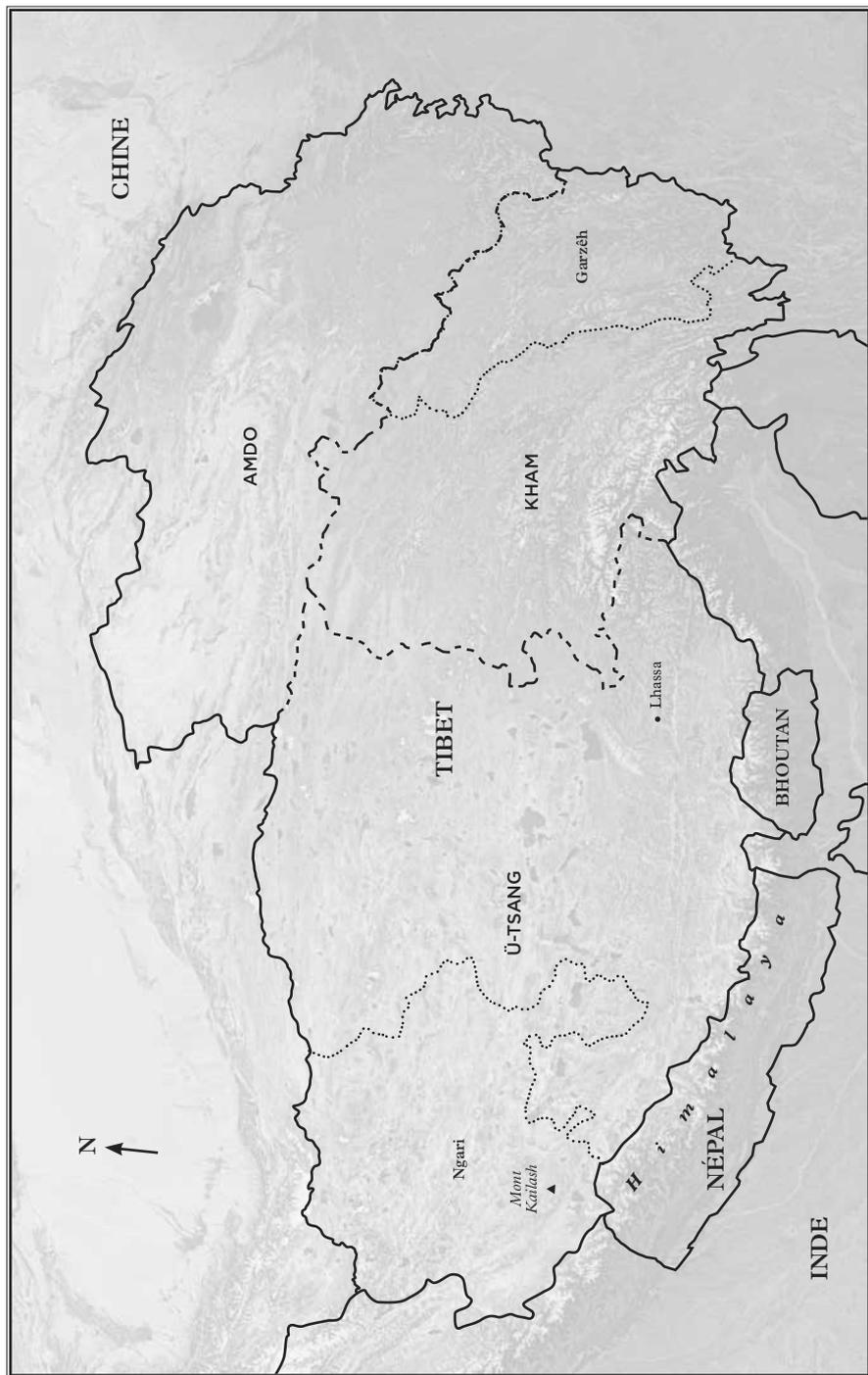
ISBN : 978-2-283-03701-0

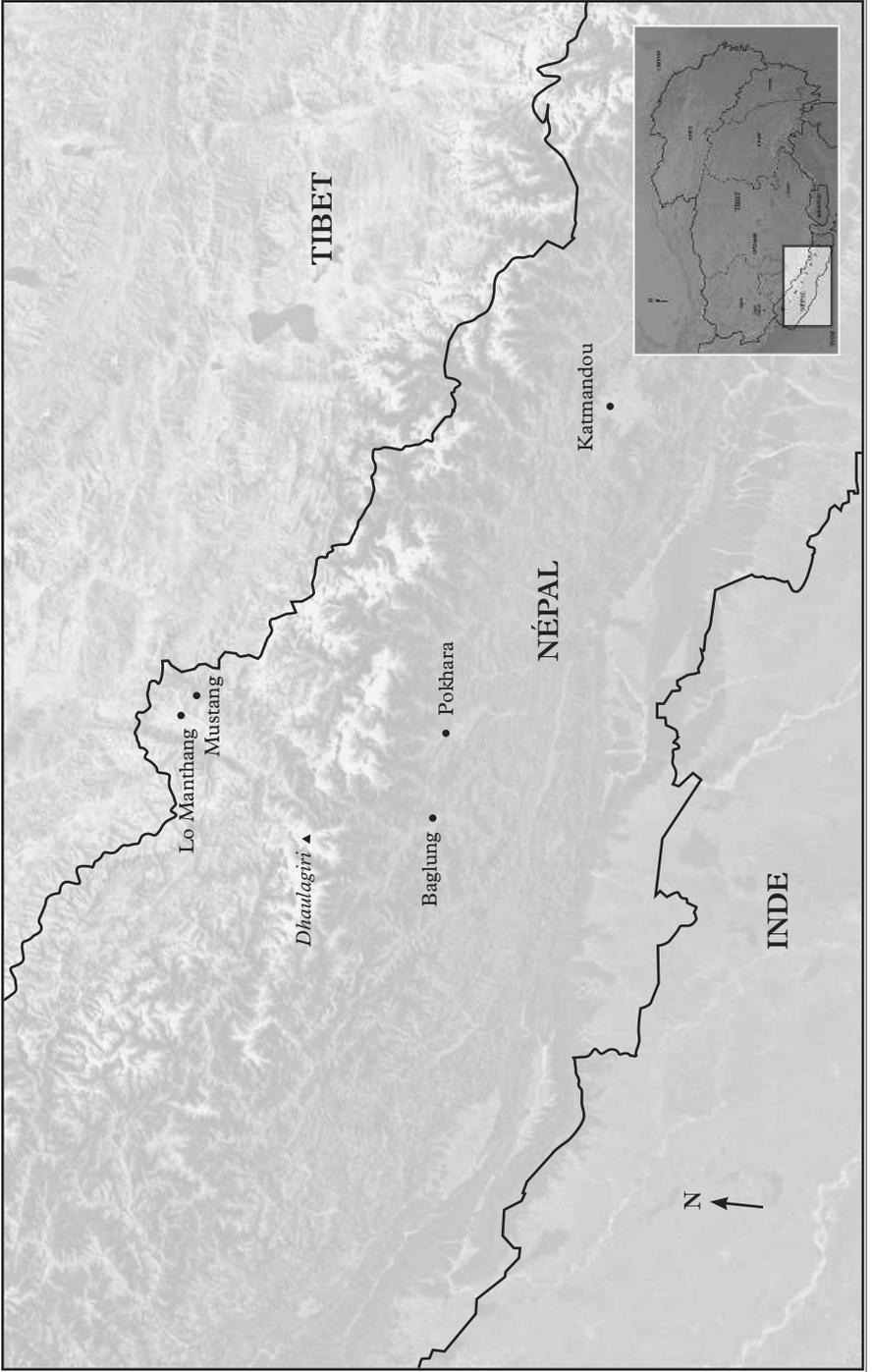
*Pour ma mère et mon défunt père,
pour tous mes parents
à travers l'espace et le temps,
pour tous ceux qui ont connu,
perdu et cherché une patrie.*

*Dans tout le royaume du Tibet,
j'ai pratiqué à d'innombrables lieux.
Il n'existe pas une poignée ou parcelle de terre
que je n'aie bénie.*

*Tour à tour, à l'avenir, les signes de la vérité
seront révélés, exhumés un à un sous forme de trésors.
Dans un nombre incalculable de minuscules endroits,
couverts de mes empreintes de mains et de pieds sur la roche,
se trouvent des mantras, des syllabes semences et des statues,
déposés là pour servir de futur socle à la foi
dans l'espoir qu'ils profiteront à ceux qui me sont liés.*

Prophétie de la yogini YESHE TSOGYAL,
VIII^e siècle





PREMIÈRE PARTIE

Filles

LHAMO

1

Frontière entre le Tibet oriental et le Népal

Printemps 1960

Ama était une oracle. Ma mère en prit tardivement conscience, quand elle cessa de saigner tous les mois et qu'un autre phénomène s'éveilla en elle. Certains au village appelaient cela une maladie. Ils disaient que son esprit était fêlé, offrant un passage à des esprits prêts à la consumer. Ama soutenait pourtant que c'était une bénédiction de prêter son corps aux dieux pour leur permettre de s'exprimer à travers elle. Avec le temps, tout le monde finirait par l'écouter, et les paroles d'une femme relativement ordinaire nous guideraient pendant les troubles à venir.

Ma mère n'était pas la seule à avoir changé. Des meutes de loups et de rats déferlèrent dans notre vallée. Ensuite, un tremblement de terre laissa une fissure accidentée au cœur du monastère de notre village. Puis, alors que j'apprenais à parler, la nouvelle arriva que des envahisseurs avaient franchi la frontière, pénétrant sur nos terres comme deux énormes serpents. Dans la ville lointaine de Garzê, des gens les regardèrent traverser la rivière en longues colonnes et s'enfoncer au milieu des montagnes. Ils voulaient qu'on les

appelle l'Armée populaire de libération, mais pour nous ils étaient le peuple gyami, des basses terres de l'Est.

Dans les années qui suivirent, des rumeurs planèrent comme des corbeaux, parvenant jusqu'à notre village, loin dans l'ouest. Même si je n'étais encore qu'une petite fille, je découvris ces récits avant tous les autres membres de ma famille. Ma source était Lhaksam, mon plus vieil ami, employé par un marchand ambulancier qui colportait autant de commérages que de poêles et de casseroles en fonte. Quand nous avions un moment libre, Lhaksam et moi nous promenions dans les pâturages, pendant que ma petite sœur Tenkyi s'accrochait à mon dos ou gigotait dans l'herbe. Dans ces collines, Lhaksam me rapporta des histoires épouvantables. Des soldats gyamis s'étaient emparés de terres agricoles dans l'Est, et une grande partie des nôtres n'avait plus rien à manger. *Pas de céréales, pas de sel, pas de viande ni même de beurre.* Je restai hébétée un moment après avoir entendu cela, incapable d'imaginer une vie sans beurre. Lhaksam me raconta que même si le calme régnait chez nous, la résistance faisait rage à l'est, dans des endroits où des oiseaux de fer sillonnaient le ciel, où des balles énormes et minuscules pleuvaient sur des villes entières et aplatissaient les gens comme de simples effigies en pâte, et où des membres humains atterrissaient brusquement sur les toits, sans que l'on puisse dire si on avait retrouvé la main d'un proche ou d'un étranger. Malgré cela, je ne confiai pas toutes ces choses à ma famille. Je ne les répétai jamais à personne.

Puis, au printemps, notre village eut vent d'une ruse terrifiante : un plan pour conduire le Très Précieux dans la tanière du dragon. Après avoir découvert ce piège, les nôtres se rassemblèrent par milliers devant le palais d'été à Lhassa, formant un rempart de leurs corps. Alors même que les soldats s'approchaient et qu'une odeur de poudre tourbillonnait dans l'air, ils refusèrent de bouger. Voulant empêcher un massacre, le Très Précieux se déguisa en homme du peuple et s'enfuit durant la nuit vers le sud, pour se réfugier dans un autre pays. Le grand oracle de Nenchung, qui avait prédit leur plan d'évasion dans les montagnes, partit lui aussi. Quand les troupes étrangères apprirent que le Très Précieux leur avait échappé, ils criblèrent la foule de balles, jonchant les rues de cadavres.

Après le départ du Très Précieux, le soleil disparut de notre ciel. Les fleurs refusèrent d'éclorre, et nos yacks ne donnèrent plus de lait. Dans ces ténèbres, chaque famille du village se demanda s'il était temps de partir, de suivre notre guide dans les basses terres, jusqu'au jour où nous pourrions rentrer en toute sécurité. D'autres récitèrent une ancienne prophétie de mauvais augure : *Quand l'oiseau de fer volera et que les chevaux auront des roues, le Peuple des Neiges se dispersera comme des fourmis à la surface de la terre.*

Ce fut ce jour-là, près de dix ans après avoir révélé que les dieux lui avaient parlé, qu'Ama nous dit :

« Il est temps. Je dois livrer mon corps aux esprits. »

Assise par terre dans la cuisine à côté de ma sœur, j'observai le visage de mon père à la lueur du foyer. Pala

resta immobile pendant que nous mâchonnions des bouts de viande qu'Ama avait fait sécher pendant l'hiver. J'avais l'impression qu'il se représentait clairement ce qui allait changer pour nous ; mais après un long silence, il fronça les sourcils, dévoilant toutes ses nouvelles rides à la fois, et acquiesça. Le lendemain matin, le village entier avait appris qu'Ama allait entreprendre les rites pour invoquer les dieux. Elle les appellerait enfin à elle.

Cela me paraissait logique que Tenkyi ne puisse pas assister à l'initiation ; elle avait à peine dix ans. Mais je fus stupéfaite quand Pala me chassa aussi de la pièce. Nous fûmes obligées d'attendre dans le couloir pendant qu'une bonne vingtaine d'habitants du village entraient dans la cuisine. Beaucoup nous tapotèrent les joues et la tête au passage, comme pour nous reconforter. Même Lhaksam parvint à se faufiler dans la pièce, non sans m'avoir adressé un grand sourire. Je restai là à me ronger les ongles, jusqu'à ce que les prières commencent. Je compris alors ce que j'avais à faire. J'emmenai Tenkyi dehors, et je lui ordonnai de rassembler nos moutons dans les collines et de les ramener au village, une corvée qui lui prendrait une bonne heure, même avec l'aide de notre chien Diksen. Heureusement, ma sœur se montra assez obéissante cette fois-là. Elle partit à la recherche des moutons, et je me dépêchai de rentrer épier la cérémonie à travers une fente dans la porte en bois de la cuisine.

Derrière un groupe compact de personnes, je vis Ama assise par terre, la tête baissée. Un moine précepteur se

tenait debout près d'elle avec son jeune assistant, visiblement effrayé de devoir se charger d'une telle tâche, lui qui passait habituellement ses journées à monter du lait et de l'eau au monastère.

« Si tu es un dieu, prends ce tablier », déclara le vieux moine en se tournant vers ma mère.

L'assistant brandit un tablier, puis le noua autour de la taille d'Ama. Elle continua à fixer le sol, traversée de frissons.

« Si tu es un dieu, prends ce tambour et cette cloche. »

L'assistant posa ces instruments dans les mains d'Ama.

« Viens à cette femme, parle-nous ! Ne reste pas au sommet de la montagne, mais viens à nous. »

Ama se mit à trembler et chuchoter d'une voix d'oiseau. L'assistant plaça une lourde cape brodée sur ses épaules, puis une couronne à cinq pointes sur sa tête. Malgré le poids de cette parure, Ama se leva d'un bond et commença à se balancer. L'assistant recula, les yeux écarquillés de terreur, mais le moine le rappela.

« Prends cette boisson dorée », dit-il à Ama en lui tendant un bol de bière.

Posant ses instruments, ma mère prit le bol, le leva vers le ciel, et avala la bière d'un trait comme un homme. Puis elle dansa, tournoyant de gauche à droite, plongeant vers le sol et secouant la tête. Le moine précepteur se pencha vers elle, appuya sur ses épaules pour la tranquilliser, et lui parla à l'oreille. Elle tressaillit comme un cheval effarouché, et prononça des mots que je ne compris pas. Était-ce le langage des dieux ? Entendant les paroles de ma mère,

le moine hocha la tête et plongea la main dans un bol de riz. D'un geste rapide et gracieux, il jeta une poignée de grains sur le tambour qui reposait sur sa paume. Le bruit, semblable à une averse, résonne encore dans ma mémoire.

« Appeler les dieux est un acte dangereux, dit le moine à l'assemblée. Nous devons nous assurer que nous n'avons pas invoqué d'esprit malin par erreur. »

Il expliqua que si un esprit maléfique s'emparait du corps d'Ama, le chaos s'abattrait sur elle et tous ceux qui solliciteraient son aide. D'un autre côté, si une partie de la conscience de ma mère demeurait dans son corps quand un esprit y pénétrait, elle se changerait en être mi-divin, mi-humain, et nous ne pourrions pas nous fier à ses paroles. À ces mots, je me mis à trembler. Si les dieux ne quittaient jamais le corps de ma mère, elle ne redeviendrait jamais elle-même. Pourquoi Pala avait-il accepté une chose pareille ? Il était cependant bien trop tard pour arrêter. Le moine déclara qu'il était temps de mettre Ama à l'épreuve. Elle devrait être capable de déterminer, sans les regarder, combien de grains de riz avaient atterri sur le tambour. Elle devrait aussi pouvoir dire ce que ce nombre signifiait. Ce qu'il prophétisait. Je pressai mon visage contre la porte, m'efforçant de déchiffrer le résultat.

J'eus ma réponse quand le vieux moine s'agenouilla lentement, et se prosterna devant ma mère. Une vague de prières s'éleva de la foule, et les villageois s'inclinèrent à leur tour. Je restai seule debout, essayant en vain d'apercevoir le visage de ma mère à travers la fente de la porte. Puis ma poitrine devint lourde comme de l'argile humide, et je me retrouvai

face contre la boue gelée du sol, les mains jointes au-dessus de ma tête, les lèvres psalmodiant une prière à toute vitesse tandis qu'un souffle se répandait entre mes côtes.

La nouvelle se propagea dans les plaines de l'Ouest. Des visiteurs vinrent à la rencontre de ma mère. Un peu méfiants et curieux, ils se prosternaient et parlaient à voix basse comme au monastère. Même le vieil ami de mon père, Choesang, arriva chez nous avec son fils malade caché derrière ses jambes.

« Tout a changé, lui dit Pala. Mais pour moi, elle reste simplement ma Yangchen.

– Oui, c'est sûrement vrai aussi », répondit Choesang, lissant ses manches usées tandis qu'il s'installait pour patienter avant le tour de son fils.

Dans les jours qui suivirent, Pala recruta deux domestiques pour l'aider à accueillir les visiteurs. Tenkyi et moi-même les regardions papillonner dans la maison avec du thé, de la nourriture et des objets cérémoniels destinés aux divinations, tandis que des chevaux assoiffés et fatigués erraient dans la cour en attendant qu'on guérisse leurs maîtres. Combien de centaines de personnes défilèrent à cette époque étonnante, l'année avant que nous ne quittons les montagnes ? Combien vinrent frapper à notre porte en bois, apportant de la poussière accrochée à leurs longues tuniques étrangères, laissant un parfum qui continuait à planer jusque tard le soir ? Aujourd'hui encore, si loin de chez moi, il me suffit de fermer les yeux pour me rappeler les motifs singuliers du brocart sur leurs manches

et leurs cols. Je revois la robe rouge arborée par l'épouse d'un seigneur de la guerre d'une région lointaine, cette femme mince aux cheveux blancs qui voulait savoir si le mariage de son enfant serait heureux. Le sien ne l'avait pas été ; et quoi qu'Ama lui ait répondu, la femme revint plus tard pour lui demander si elle pouvait entreprendre un pèlerinage à Lhassa, malgré sa mauvaise santé et la présence des envahisseurs. Alors que Tenkyi et moi avions commencé à nous habituer à ses visites, l'été et l'automne passèrent sans qu'elle donne signe de vie. Le bruit courut qu'elle était tombée au fond d'un puits – ou qu'elle y avait été entraînée par un esprit démoniaque. À présent, il me semble plus probable qu'elle ait été emprisonnée par les Gyamis.

Il y avait aussi les voyageurs qui venaient s'enquérir de la santé de leurs troupeaux, ou demander s'ils devaient chercher chez eux ou dans les collines une turquoise perdue. Certains venaient parce qu'ils souffraient d'affections comme la mélancolie ou la fièvre. Ils disaient qu'Ama était la seule à pouvoir identifier la source de leurs angoisses. Qu'elle seule pouvait chasser le mal de leur corps. Voilà ce qu'ils disaient.

Le serpent pénétra dans notre village peu après l'initiation d'Ama ; une file de camions noirs, qui faisaient trembler la terre et soulevaient des nuages de poussière. Malgré tout, les étrangers n'étaient pas aussi terrifiants que je l'avais imaginé. Je m'attendais presque à ce qu'ils aient des cornes sur la tête, mais ce n'étaient que des jeunes hommes et

jeunes femmes, qui affirmaient ne pas avoir l'intention de nous faire de mal. Ils voulaient seulement rassembler tout le monde, pour discuter. Tenkyi et moi rejoignîmes la place du village, suivies de près par Diksen. La foule était dense, mais nous parvînmes à nous faufiler jusqu'au premier rang.

« Nous avons entendu parler des oracles dans votre région », annonça le chef des soldats dans la langue de son pays, traduite par un ancien marchand de sel qui travaillait désormais pour les envahisseurs.

« Il est temps de faire la lumière sur ces rumeurs », proclama le marchand, même si nous avions du mal à comprendre son dialecte de Lhasa.

Le chef adressa un signe à ses troupes. Je remarquai qu'il était très beau, malgré ses mouvements de tête saccadés. Il ne devait pas avoir plus de vingt-cinq ans.

Deux soldats s'avancèrent dans le cercle, accompagnés de trois femmes. Ama se trouvait parmi elles. Je serrai aussitôt Tenkyi contre moi pour l'empêcher de crier. Nous regardâmes les femmes se diriger vers le centre de la place, où on leur ordonna de se placer côte à côte. Ama fixait les collines, tandis que ses compagnes scrutaient les spectateurs, comme si elles les appelaient silencieusement à l'aide. Des murmures et une vague d'agitation traversèrent l'assistance. Même Diksen se mit à gronder sous sa frange hirsute, et je lui donnai deux petits coups avec la jambe pour le faire taire.

« Si les pouvoirs de ces soi-disant oracles sont réels, si ces superstitions ont le moindre fondement, alors ces femmes réussiront sans aucun doute cette simple épreuve », déclara le marchand.

Un soldat se fraya un chemin dans la foule, muni d'un grand bol d'eau. Il fit le tour du cercle pour que tous puissent observer son contenu. Plusieurs petites pierres se trouvaient au fond de l'eau. Elles étaient toutes ordinaires, à l'exception d'une seule : un corail rouge vif.

« Rouge comme l'étoile sur ma casquette », remarqua le soldat, qui indiqua son couvre-chef en souriant.

Quelques personnes lâchèrent des sourires et des rires nerveux en réponse. Les deux soldats s'approchèrent de la première femme de la rangée, et lui bandèrent les yeux. Je me dis qu'il n'y avait rien à craindre. Cette épreuve n'était pas très différente de celle qu'Ama avait subie pendant son initiation. Elle trouverait sûrement le corail au milieu des cailloux.

Mais au moment où les soldats bandaient les yeux d'Ama, Pala arriva près de nous, prit Tenkyi dans ses bras, et m'attrapa par la main.

« Ne faites pas de bruit », dit-il.

Nous nous éclipsâmes discrètement, aidés par quelques personnes qui nous abritèrent des regards.

Une fois chez nous, Pala nous fit entrer dans la maison, mais resta à l'extérieur. Même s'il s'efforçait de paraître calme, sa voix était tendue, comme s'il essayait d'avaler des mouches coincées dans sa gorge.

« Lhamo, va coucher ta petite sœur », parvint-il à dire avant de reprendre le chemin de la place du village.

Quand le bruit de ses pas s'estompa, j'emmenai ma sœur dans notre lit, tirai les couvertures au-dessus de nos têtes,

et lui racontai des histoires sur le héros farceur Aku Tonpa jusqu'à ce qu'elle s'endorme.

Tard le soir, les cloches des yacks annoncèrent le retour de mes parents. Secrètement soulagée, je regardai Ama ranger sa tenue d'apparat et ses instruments dans un coffre en bois. Pendant les jours suivants, j'appris ce qui s'était passé grâce à des bribes de conversations. Aucune des femmes n'avait réussi l'épreuve, et il leur était désormais interdit de pratiquer des divinations ou des guérisons. Durant plusieurs semaines, le calme régna à la maison, et personne ne vint solliciter ma mère. Mais petit à petit, des villageois commencèrent à se présenter chez nous la nuit, suivis de visiteurs arrivant de plus loin. Tout le monde semblait avoir décidé que l'exercice des soldats était truqué.

« Ils ont mis des gens à l'épreuve dans toute la région, disaient-ils.

– Il paraît que ces diables n'ont accepté aucun des médiums qu'ils ont trouvés.

– Nous avons des oracles depuis huit cents ans, ici.

– Depuis la nuit des temps ! Même avant que les enseignements du Bouddha ne parviennent dans ce pays.

– Rien ni personne ne peut empêcher nos dieux de nous parler. »

J'en avais assez, des divinations. J'avais vu le visage de mon Pala lorsqu'il nous avait éloignées de la place du village. J'avais imaginé les mains tranchées de ma mère retomber sur notre toit. Chaque fois qu'un rituel avait lieu au milieu de la nuit, je sortais de la maison avec Diksen, et nous vagabondions dans les collines sous la lune. Même

pendant la journée, je me tenais à l'écart, préférant observer les étranges activités des soldats.

Un après-midi, j'entendis des coups sourds au-dessus de ma tête. Je montai sur le toit, et trouvai des soldats en train de fixer des boîtes sur les mâts où nous accrochions d'habitude nos drapeaux de prière. Les banderoles avaient été jetées pêle-mêle dans un coin, alors qu'elles comportaient des formules sacrées qui ne devaient jamais toucher terre. Je me dépêchai de les ramasser pour que nous puissions nous en séparer correctement, sur un bûcher cérémoniel. L'un des soldats s'approcha, et s'agenouilla à mes côtés. Il avait l'air jeune, guère plus âgé que moi. Je lui montrai les boîtes, et lui demandai à quoi elles servaient. Il me répondit dans une langue sèche et nasale. Voyant que je ne comprenais pas, il fit une nouvelle tentative, plaçant les mains autour de sa bouche et remuant les lèvres comme s'il criait. Je secouai la tête en riant. Le soldat recula d'un air écoeuré, avant de se lever et de tourner les talons. Je n'oublierai jamais son visage. Un carré presque parfait. Ses cheveux retombaient en mèches souples sur ses sourcils, et étaient coupés ras sur les côtés, toute son apparence méticuleusement contrôlée.

Le lendemain matin, je crois, les boîtes commencèrent à brailler à longueur de journée une musique étrange et stridente, seulement interrompue par de longs discours. Ama faisait les cent pas dans la cuisine en se bouchant les oreilles, et Diksen n'arrêtait pas d'aboyer. Finalement, Tenkyi et moi l'emmenâmes à l'étable pour qu'il puisse cacher sa tête noire poilue dans le foin. Alors que nous étions assises là, les mains posées sur son dos tremblant, je repensai au jour

où les soldats avaient fait passer leur épreuve à Ama. Je me demandai si elle nous avait aperçues dans la foule, si elle savait à quel point nous avions peur. Avait-elle gardé les yeux fixés sur les collines parce que c'était là que les dieux résidaient, ou parce qu'elle n'arrivait pas à nous regarder en face ?

Il devint bientôt trop dangereux de continuer les divinations, même en secret. Les soldats se montraient de plus en plus téméraires. Ils s'étaient autoproclamés dirigeants du village, et avaient réquisitionné un garçon de chaque famille pour venir grossir leurs rangs ou servir d'ouvrier à leur armée. Notre mode de vie était tout simplement barbare, affirmaient-ils.

Un soir, une voix sortie des boîtes tonitruantes sur nos toits nous ordonna de nous rendre au monastère. À notre arrivée, les moines se tenaient déjà alignés dehors. Il y avait même des nonnes qu'on avait dû faire descendre du couvent dans les collines. Une caisse remplie d'outils en fer, de faucilles et de marteaux était posée devant eux.

« Détruisez toutes les statues à l'intérieur », cria le chef des soldats.

Notre monastère renfermait des centaines d'effigies, certaines si petites qu'elles auraient tenu au creux de ma paume, tandis que la plus grande était une statue en or haute de deux étages représentant Guru Rinpoché, qui contenait des pierres précieuses.

« Ils vont changer les statues en munitions, me chuchota Lhaksam.

- Ne dis pas de bêtises, rétorquai-je. Comment ?
- Ils fondent les statues et se servent du métal pour fabriquer des balles, Lhamo. Et puis ils nous tuent avec nos propres dieux. »

Les nonnes et les moines s'avancèrent devant le monastère, et refusèrent d'obéir. Certains émirent des lamentations, tandis que d'autres s'agenouillaient, les mains jointes, et commençaient à psalmodier des prières pour la libération de tous les êtres. Le commandant de l'armée donna un signal, et un par un les soldats se mirent à frapper les moines et les nonnes avec leurs fusils. Chaque coup résonnait avec un craquement mouillé tandis que les défenseurs de notre monastère s'effondraient. Ils tombèrent si facilement. Je me demandai pourquoi notre peuple n'avait que des moines et des nonnes, et non une armée.

Le matin suivant, on nous convoqua de nouveau au monastère. Cette fois, les soldats avaient recruté des mendiants pour détruire les saintes reliques. L'un d'eux se porta volontaire pour s'attaquer à la statue de deux étages de Guru Rinpoché, non sans lui avoir d'abord recouvert le visage d'un drap. Puis, en silence, il abattit sa hache sur l'effigie à plusieurs reprises, sans que ses bras faibles parviennent à entamer profondément le métal. Il lui fallut près d'une semaine pour démolir la statue entière ; mais à la fin, le mendiant avait trouvé des centaines de billes précieuses de turquoise et de corail, et même de rares perles de Dzi entreposées à l'intérieur. Les soldats le sacrèrent héros du peuple, et lui offrirent la maison d'un propriétaire terrien. Il sombra rapidement dans la folie, riant et se frappant sans

cesse la tête tandis qu'il errait dans notre vallée avec ses colliers de pierres précieuses.

Lhaksam me dit que les problèmes de notre village n'étaient pas uniques. Il avait entendu parler d'un hameau près de Shigatsé, dont tous les habitants avaient tenté de fuir ensemble. Deux mille soldats s'étaient lancés à la poursuite de cent personnes. Les villageois avaient abandonné tous leurs biens pour aller plus vite. Ils s'étaient cachés dans des grottes et avaient bu de l'eau de pluie. Malgré cela, ils avaient été capturés et emprisonnés.

« Essaieriez-vous encore de vous échapper ? les avait-on questionnés.

– Non », avaient-ils répondu, avant de répéter la phrase qu'on leur avait ordonné de réciter : « Ce pays est le plus merveilleux du monde, et vous êtes nos généreux libérateurs.

– Bien. Vous devez rester ici, et témoigner de notre clémence.

– Nous resterons », avaient-ils promis.

Quelques mois plus tard, les villageois s'étaient enfuis de nouveau, sans rien emporter cette fois-ci. À l'exception de deux personnes, ils survécurent tous au voyage jusqu'en Inde.

Même notre ciel était en train de changer. Des feuilles couvertes de caractères inconnus en tombaient. Les pages étaient collées sur nos portes, accrochées sur d'immenses banderoles en travers des toits, distribuées sous la forme de petits livres rouges. Nous apprîmes que la langue des étrangers était faite de mots entiers, non de lettres. Chaque mot était constitué de lignes tranchantes superposées, dont

les bords formaient une case invisible. C'était une écriture élaborée mais rapide, qui se lisait dans un sens différent de la nôtre, de haut en bas plutôt que de gauche à droite. Dans l'intimité de notre foyer, quand les domestiques étaient absents, Ama déchirait les feuilles volantes et les jetait dans le four. Je n'avais jamais vu personne traiter des textes comme cela. Nous n'aurions jamais osé enjamber une page écrite tombée à terre, encore moins la réduire en charpie. Jusqu'alors, tous les écrits étaient sacrés.

« Ils sont venus submerger nos sens, déclara Ama.

– Est-ce que ce n'est pas le moment d'arrêter les divinations ? demandai-je.

– Ce n'était qu'un jeu. Ils se moquaient de nous. Dans cinq ans, ils arrêteront et tueront les gens comme moi. Il restera moins de dix monastères dans le pays. Même le Jokhang sera pillé. Et les nôtres participeront à cette destruction.

– Comme le mendiant qui est devenu fou ? demandai-je, mais Ama ne devait pas m'avoir entendue.

– Ils ne se satisferont pas de notre terre. Ils veulent posséder nos esprits. »

Une émotion soudaine me submergea. Le corps crispé comme un poing, je m'avançai vers ma mère, et lui dis que je tuerais les soldats s'ils touchaient à notre famille. Je lui dis que je leur trancherais la gorge de mes propres mains.

« Non, répliqua Ama. Tu ne peux pas faire ça.

– Que dois-je faire, alors ?

– Redresse la tête, répondit-elle. Tends le cou. Montre-leur que tu n'as pas peur. »

Mes yeux s'emplirent de larmes pendant que j'imaginai mon sacrifice. Je craignais secrètement d'être lâche. J'avais aussi peur que mon sang soit de la couleur de leur drapeau, qui flottait désormais sur chaque maison, et même sur notre monastère. Faites que mon sang soit blanc, priai-je. Qu'il soit de la couleur des dieux, blanc comme les écharpes khata de notre peuple. Mais j'avais bien vu que nous avions tous le sang de la même couleur. Quand il s'écoulait, quand il se mélangeait, le sang n'avait pas d'identité.

Un jour arriva où le frère cadet d'Ama, Ashang Migmar, surgit soudain chez nous avec quelques-uns de ses moutons et de ses yacks. Cela devait faire quatre ou cinq ans que nous n'avions pas vu notre oncle. Il vivait avec nos grands-parents dans les prairies, à une semaine de cheval vers le nord-ouest. Nos retrouvailles étaient toujours des événements planifiés des mois à l'avance, à l'occasion de foires aux chevaux, du Nouvel An lunaire ou de grandes cérémonies religieuses. Même s'il n'était pas un riche nomade, Ashang s'assurait de nous accueillir avec du bon fromage, de la viande et des briques de thé. Nous savourions ces victuailles pendant qu'il nous divertissait avec des chansons et des histoires que nous rêvions depuis longtemps d'entendre.

Pendant, ce jour-là, Ashang Migmar pénétra dans notre cuisine sans un mot ni un sourire. Même pas une embrassade. Il se dirigea droit vers Ama, et entreprit de lui raconter ce qui était arrivé à nos grands-parents. Il lui expliqua qu'il avait accompagné Popo, notre grand-père, à la récolte du sel. Pendant leur excursion, les Gyamis avaient

pris le contrôle de la région, s'étaient approprié tout le sel, et avaient bombardé la roche sacrée du gardien des lieux.

« Au milieu de la poussière et de la fumée, nous avons aperçu un scintillement. J'ai d'abord pensé que c'étaient des flammes. Mais la lumière s'est mise à bouger parmi les décombres, et un cheval doré a émergé à travers la poussière. Il galopait dans la plaine, plus vite que je n'avais jamais vu aucun cheval galoper.

– Dayay Tsakha, chuchota Ama.

– J'aurais cru à une hallucination, si nous n'avions pas vu tous les deux ce cheval doré filer à toute allure à l'horizon. Un instant plus tard, il a commencé à s'élever dans les airs au-dessus des ruines, et a rejoint le ciel. Même les soldats gyamis n'ont pas pu le rattraper. Puis il a disparu, et sous nos yeux, les plaines de sel se sont transformées en un éclair. Comme si leur force vitale les avait quittées, elles sont devenues grises, lugubres et mortes. Maintenant, il n'y a plus de sel. Dis-moi, ma sœur, qui sommes-nous sans notre sel ? »

Après le bombardement, Popo avait rapporté à quelques personnes de confiance ce qu'Ashang et lui avaient vu. Tous ceux qui avaient entendu l'histoire s'étaient mis à pleurer ; mais certains avaient dû verser de fausses larmes, car le jour suivant on était venu chercher mon grand-père. Pendant une semaine, Ashang et Momo, notre grand-mère, avaient attendu devant le poste de police local. Ils avaient supplié les responsables de pardonner ce vieux fou, qui avait seulement une mauvaise vue. Malgré cela, Popo n'était jamais revenu, et Momo était morte après avoir refusé de s'alimenter durant douze jours, tandis qu'elle implorait les autorités.

« Où sont Momo et Popo maintenant ? demanda Tenkyi.

– N'en dis pas plus, ordonna Ama à Ashang. Pas devant les enfants. »

Ashang se retourna, étonné de nous trouver là. L'expression sur son visage me fit penser à une coquille de noix vide.

« Les filles, emmenez les animaux d'Ashang dans les colines, dit Pala. Assurez-vous qu'ils aient bien mangé avant la nuit tombée.

– Je veux écouter la suite de l'histoire, protesta Tenkyi d'un ton boudeur.

– Tais-toi », dis-je sèchement.

Si seulement elle avait tenu sa langue, nous aurions pu tout entendre ; au lieu de quoi j'allais être obligée de sortir de la cuisine avec elle. Je me préparai aussi lentement que possible, m'attardant près de la porte pendant que je récupérais nos frondes, au cas où nous croiserions des loups. Ils se déplaçaient en plus grand nombre ces derniers temps.

Au moment où nous sortions, la voix de Pala s'éleva :

« Le serpent s'est enroulé autour de nos cous. Nous devrions partir. »

À notre retour, au crépuscule, une dizaine de villageois s'étaient rassemblés dans la cuisine. Plusieurs conversations se déroulaient à la fois.

« Nous devrions tous prendre la route du nord.

– Du nord, tu dis ?

– C'est ça. Il paraît que les soldats n'y sont pas allés.

– Mais le Très Précieux s'est réfugié au sud. C'est plus logique de le suivre, si nous partons.

– Ma famille ne partira pas. Ni maintenant, ni à aucun autre moment, décréta notre voisin Au Rignam, le maître de Lhaksam.

– Ce n'est que temporaire, en attendant qu'on nous envoie de l'aide.

– Personne ne nous aidera, répliqua Au Rignam. Vous ne l'avez donc pas compris ? Cela fait dix ans que ces envahisseurs impies dévorent notre pays. Ils l'ont grignoté à si petites bouchées que nous ne l'avons pas remarqué avant que la moitié de notre corps ait disparu.

– Tu veux rester jusqu'à ce qu'ils s'emparent de notre esprit aussi ?

– Prenons les armes ! Nous ne sommes pas des lâches !

– Nous ne pouvons pas tuer nos ennemis. Nous devrions imiter nos ancêtres : mettre nos biens à l'abri en les enterrant, et nous éloigner jusqu'à ce que cette folie soit terminée. Cette guerre, comme toutes les guerres, aura une fin. »

À ces mots, Ama se leva en silence. Elle resta debout, et je vis qu'elle se préparait à s'adresser à l'assistance. Un par un, les gens s'en aperçurent, et cessèrent de parler.

« Ce n'est pas une mince décision, partir, déclara-t-elle d'une voix ferme et familière. Nos foyers sont ici. Nos dieux sont ici, dans nos montagnes et nos rivières, que nous connaissons si bien. Nous sommes liés à cette terre, et elle est liée à nous, de toutes les manières possibles. Mais une chose me paraît désormais claire. Cette destruction ne connaîtra pas de trêve, pas avant des années. Pendant ce temps, les issues ne cesseront de s'amenuiser, jusqu'à ce que seule une poignée de personnes parviennent à franchir

QUAND NOTRE TERRE TOUCHAIT LE CIEL

la frontière chaque année, comme les dernières gouttes de pluie après un orage. Pour cette raison, ma famille et moi partirons demain soir. Si vous voulez nous accompagner, rassemblez vos affaires immédiatement. Soyez prêts à vous mettre en route quand les nuages masqueront la lune. Les esprits m'ont indiqué le chemin. »

Mustang, Népal

Hiver 1961

Même si personne ne voudrait l'admettre, je crois que nous avons trouvé notre refuge temporaire. Après avoir vécu des mois dans des grottes et des congères, à nous nourrir de baies et boire l'eau des torrents, nous sommes descendus dans les terres basses désertiques. Ici, les gens possèdent une apparence et une langue proches de la nôtre, même s'ils se donnent d'autres noms. Ici, nous avons découvert une vallée peuplée de personnes ayant fui différentes régions du Ngari et de l'Ü-Tsang. Les dix-huit familles qui constituent notre groupe, près de la moitié de notre village, se sont rassemblées au bord d'une imposante rivière pour bâtir un nouveau hameau fait de tissu et de bouts de bois. Nous avons monté la tente en poil de yack d'Ashang, construit un foyer digne de ce nom. Nous trouvons parfois à nous employer dans les champs, avant que le gel n'arrive. Et jour après jour, nous attendons de retourner chez nous. Chez nous, c'est-à-dire au nord d'ici, juste derrière les montagnes que nous avons franchies. C'est cette direction qu'Ama fixe en silence, son regard me traversant comme si je n'étais que

l'horizon. J'observe ma mère plus que jamais ces derniers temps, en me demandant à quoi elle pense. Guette-t-elle des signes qui nous diraient de repartir ? Se prépare-t-elle à une nouvelle divination ? Ou bien cherche-t-elle les réponses aux questions qui nous hantent tous : où sont nos dieux ? Ont-ils quitté leurs antiques demeures dans les montagnes et les lacs pour nous accompagner, ou sommes-nous réellement seuls dans ces nouvelles terres ?

C'est la fin de la matinée, et je viens de rentrer au campement avec une brassée de bois à brûler. Bientôt, des rideaux de sable frapperont ces lieux de mutisme, et il deviendra impossible ne serait-ce que d'ouvrir les yeux. Quand le vent se déchaîne de cette façon, quand il hurle tant qu'on ne peut ni se parler ni s'entendre, je pense à chez nous. Je pense à Lhaksam, resté là-bas avec les derniers membres de la famille de son maître. Je pense à Diksen, qui n'arrêtait pas d'aboyer. Craignant qu'il attire l'attention, Pala l'a attaché à un rocher et abandonné. Tenkyi dormait à ce moment-là. En apprenant ce qui s'était passé, elle a crié que les soldats gyamis avaient tué tous les chiens à Lhassa. Que cela aurait été plus charitable de l'abattre que de le laisser mourir de faim. Je partageais le chagrin de ma sœur, mais je n'arrivais pas à pleurer. Même maintenant, dans ce vent qui pourrait cacher le bruit de mes sanglots, mes larmes s'accumulent en moi, incapables de couler.

En entrant dans notre tente, je remarque une longue forme blottie par terre contre un pan de la toile. Tenkyi dort non loin de là. Elle passe la plupart de son temps alitée, parce qu'elle vomit tout ce qu'elle mange. Je m'approche

de l'autre dormeur, et distingue le visage de Pala. Il a les yeux ouverts, fixés sur le plafond en pente. Des gens vont et viennent dehors, leurs pas faisant craquer la terre. Ama et Ashang sont sûrement partis en quête de nourriture. À cette heure Pala devrait lui aussi chercher des vivres. Il a tendance à vagabonder plus loin que nous tous quand il sort, revenant avec du bois, de l'eau, parfois des nouvelles. Il n'aime pas dépendre de rumeurs. Lorsque trop de jours s'écoulent sans informations, il remonte les crêtes pour rejoindre d'autres campements plus proches du plateau, et voir ce qu'il peut apprendre sur les batailles qui y font rage. Nos combattants résistent-ils aux envahisseurs ? Ont-ils faim comme nous ? De temps à autre, Pala nous rapporte des histoires sur les guerriers du Chushi Gangdruk et leurs pouvoirs. Il affirme que les armes des Gyamis ne peuvent pas tuer nos hommes. Les balles rebondissent simplement sur leurs corps, protégés par des amulettes bénites. Ces récits donnent le sourire à tout le monde, même si nous sourions de moins en moins au fil des mois. Mon père a-t-il reçu de mauvaises nouvelles ?

« Pala, qu'est-ce qui ne va pas ? » chuchoté-je.

N'obtenant pas de réponse, je répète ma question.

« Elle dort ? » demande-t-il.

Ma sœur a le souffle court et précipité, comme si elle était piégée dans un rêve où elle fuit. Cela fait un moment qu'elle a de la fièvre, et qu'elle souffre de cauchemars.

« Lhamo, aide-moi à retirer mes bottes », dit Pala.

En soi, cette requête ne m'aurait pas inquiétée d'ordinaire ; mais mon père a affiché une expression étrange après l'avoir émise, comme s'il avait échoué dans une tâche

essentielle. J'hésite un instant avant de remonter sa couverture. La pointe en tissu de sa botte est élimée et douce au toucher. Je soulève son pied, m'attendant à le déchausser facilement ; mais sa botte ne bouge pas. Il faudra que j'y mette plus de force. Quand je tire, Pala ferme les yeux et tourne la tête avec une brusque inspiration, les dents serrées. Raffermissant ma prise, je tords le tissu, tire encore, et la botte cède enfin.

« À quoi est-ce que ça ressemble ? » demande-t-il.

Je suis incapable de répondre.

« La chair est noire ? »

Il est donc au courant. Je rabats la couverture pour dissimuler l'horreur. Pourquoi m'a-t-il forcée à regarder ? Il le fallait, évidemment. Courbant les épaules, je soulève de nouveau la couverture et jette un coup d'œil à l'intérieur. Les orteils de Pala forment la partie la plus foncée de son pied – violacés et noirs, comme calcinés – tandis que le milieu est marbré de jaune et de rouge, couvert de cloques boursouflées. La peau près de sa cheville est normale, d'un brun parfait. Pala se plaignait de ses bottes depuis des jours. Il affirmait que le tissu était troué, parce qu'il avait affreusement froid aux pieds, mais personne n'avait réussi à repérer la fuite.

« Ama, parvins-je à dire alors que ma bouche s'emplit d'un épais liquide salé. Je vais aller chercher Ama. »

Pala me retient par le poignet. Il le serre si doucement.

« Non. Regarde l'autre. »

Le pied droit est encore pire, presque entièrement noir. Le sang bat dans mes oreilles, comprime mes tempes. Je me

frotte les mains, me préparant à réchauffer les pieds de mon père ; mais je m'arrête net à la vue d'un petit bout de peau noire qui se dresse au-dessus du gros orteil, séparé de la chair. Je l'effleure du bout du doigt. On croirait une feuille morte. Je le touche de nouveau, appuyant un peu plus.

« Est-ce que ça fait mal ? »

Pala ne répond pas, les yeux fermés. Je répète ma question.

« Qu'est-ce qui fait mal ? » demande-t-il.

Me courbant pour transformer mon corps en poche de chaleur, je prends les pieds de mon père par leurs talons encore bruns, les pose sur mes genoux, et commence à souffler dessus. Le vent se lève, la tente se gonfle puis se creuse, comme si elle essayait de s'envoler. Les esprits pourraient-ils nous emporter d'une simple bourrasque, et nous ramener dans les montagnes ?

« Vous voilà ! » s'exclame Ama en s'engouffrant dans la tente.

Elle s'est enveloppé la tête étroitement dans un châle, ne laissant qu'une mince fente pour les yeux, et elle tient un objet dans son tablier. Ôtant le châle, elle s'approche de Tenkyi, vérifie sa température, et pose une pomme par terre à côté d'elle.

« J'ai trouvé du travail dans un verger aujourd'hui ! annonce-t-elle avec un grand sourire, en me tendant une pomme. Mange-la, il y en aura d'autres. Maintenant que la saison est presque terminée, ils ont besoin de plus de main-d'œuvre. »

Je croque le fruit. Sa peau se perce avec un craquement. Après des mois à manger des feuilles de buissons, du petit

gibier et le peu d'orge que l'on obtenait au troc, cette pomme fraîchement cueillie semble sortie d'une autre vie. Fermant la bouche, je mords dans la chair à pleines dents ; mais une douleur fulgurante me traverse, et je recrache le fruit. Le fragment de pomme mâchonné gît à côté des doigts de Pala, couvert de sang. Une petite chose dure est restée dans ma bouche. J'ouvre ma mâchoire en feu pour laisser tomber l'objet sur ma paume. Une dent brune y atterrit, suivie d'un filet de salive teinté de rouge.

Promenant ma langue dans ma bouche, je découvre un creux si sensible que je n'ose pas le toucher. Je récupère la dent, et la serre dans mon poing. Mon ventre continue à crier famine. Tandis que le jus de la pomme emplît la cavité douloureuse et enrobe ma langue, je me laisse aller à me rappeler le beurre, le fromage, les boulettes de pâte, tout ce que nous ne mangerons peut-être plus jamais. Dans mes mains, je tiens deux choses : une dent morte et une pomme que je ne peux pas croquer.

Sans plus y réfléchir, je jette la dent dans ma bouche et avale l'objet bosselé. Il disparaît dans ma gorge, me laissant un goût âcre de sang et de fruit mêlé à des grains de sable.

Quand je me retourne, Ama fixe les pieds de Pala, brièvement pétrifiée. Puis, comme réveillée en sursaut, elle m'écarte et prend ses pieds sur ses genoux.

« Lhamo, va chercher du genévrier et de la sauge, déclare-t-elle. Nous devons faire un feu. »

Fredonnant une prière, elle appuie sa joue contre les orteils de Pala. Mon père chuchote quelque chose. À mon

grand soulagement, Ama lui adresse un doux sourire en répondant :

« Chut. Ça ira bientôt mieux. »

Ma mère semble tout à coup être redevenue elle-même : animée par une liste secrète de tâches et de prières qu'elle seule comprend, opérant des guérisons dont personne d'autre n'est capable.

Depuis six jours, Ama se consacre uniquement à Pala. Elle a appliqué des cataplasmes de pâte d'orge sur sa peau noircie, tracé des cercles d'encens autour de son corps, lui a donné nos dernières herbes bénites, et a passé le plus clair de son temps à prier, essayant d'invoquer les dieux. J'ai été occupée aussi. À l'aube, je pars en quête de gibier avec ma fronde. Je vagabonde dans les collines à la recherche de bois, de genévrier et de sauge. Je prends également soin de ma petite sœur, tâchant de faire tomber sa fièvre et d'apaiser ses frissons. Ashang Migmar a peur que je m'épuise, mais je ne peux pas m'arrêter. Quoi que le destin nous réserve, j'ai conscience qu'un fil nous relie tous les uns aux autres. Quand Tenkyi fait des cauchemars, quand Pala se tord de douleur, une force me tire vers la terre. Quand Ama est puissante, ma propre poitrine se dilate, mon regard se tourne vers l'extérieur. C'est pour ça que je ne peux pas m'arrêter. Pala a beau affirmer qu'il va mieux, qu'il se sent proche du rétablissement grâce aux efforts d'Ama, je ne peux pas m'arrêter, parce qu'il reste alité, incapable de marcher.

Ce matin, Ama a pris le couteau de Pala, s'est postée sous le soleil, et a coupé ses cheveux. Tenkyi s'est agrippée à son

bras en la suppliant de changer d'avis, mais je savais qu'elle ne nous écouterait pas. Quand ses tresses sont tombées, des perles de turquoise et de corail tissées là depuis des années ont heurté le sol avec un bruit sec, telles des châtaignes. Ama m'a demandé de l'aider à les récupérer. Nous pourrions les échanger contre de la nourriture, m'a-t-elle expliqué. Alors que nous défaisions ses nattes, j'ai vu ma mère clairement pour la première fois, comme à travers les yeux d'un étranger. Son crâne était rêche et bosselé. Des cheveux coupés s'accrochaient à ses maigres épaules. À cet instant, je me suis rappelé une histoire de Lhaksam à propos d'une autre oracle, venue d'un village voisin du nôtre. Elle avait de longs cheveux gris qui lui descendaient jusqu'au ventre, et elle vivait seule dans une maison construite à l'intérieur d'une grotte, haut dans les montagnes. Lhaksam m'avait raconté que c'était une femme de mauvaise vie. Toutes sortes d'hommes lui rendaient visite quand ils en avaient assez de leurs épouses, marchant jusque chez elle avec une lanterne. Après avoir jeté un regard furtif aux alentours, Lhaksam s'était penché vers moi pour chuchoter que l'oracle acceptait n'importe qui dans son lit, même les fantômes et les démons. *Tu as déjà vu une étoile filer à l'est, au-delà du monastère ? C'est un fantôme qui se dirige avec une lanterne vers la maison de cette femme.* Maintenant, je me demande si ma mère ne s'est pas relâchée d'une autre façon, si elle n'a pas franchi une limite, s'engageant sur un chemin sans retour.

Une fois toutes les perles retirées, Ama s'est précipitée dans la tente avec ses cheveux dans les mains. Le remue-ménage

a réveillé Pala. Fourrant les mèches dans ses bottes, ma mère a récité une prière avant de se tourner vers lui.

« Pour que tu puisses te réchauffer et guérir. »

En voyant le crâne chauve d'Ama, mon père n'a rien dit. Puis il s'est mis à pleurer. Enfin, il a avoué qu'il avait perdu toute sensation dans ses pieds, depuis des jours.

Ce soir, Po Dhondup est revenu dans notre tente pour aider Pala. Je me demande ce qu'il peut bien avoir à nous offrir, cet homme qui est arrivé seul ici il y a un mois. Le jour où il s'est joint à notre groupe, je l'ai même soupçonné d'être un fantôme. Il n'avait pas de famille, pas de yacks, pas de moutons. Rien à troquer ni à vendre en échange de nourriture. Qui aurait voyagé comme ça, à part un fantôme ?

Depuis que Pala est tombé malade et qu'Ama se consacre à ses soins, mon oncle et Po Dhondup se sont rapprochés comme des frères, en quête de menus travaux auprès des habitants de la région. C'est étrange de penser qu'il y a seulement un mois, Po Dhondup avait paru tellement pitoyable à mes parents qu'ils lui avaient proposé de camper avec nous. À présent, sans son aide, nous aurions peut-être encore moins à manger. Notre chance semble tourner de jour en jour.

« J'aurais dû vous apporter ça depuis longtemps », déclare Po Dhondup, debout devant nous, un objet enveloppé dans de la soie entre ses mains.

La dernière fois qu'il s'est exprimé sur ce ton, c'était pour nous raconter l'histoire de sa famille perdue. Même s'il ne veut plus prononcer leur nom, Po Dhondup avait trois enfants et une femme, qui sont morts de faim après que les

Gyamis ont forcé leur village à planter du riz au lieu d'orge. Ce soir-là, il avait parlé lentement, avec difficulté, comme si chaque mot lui ébréçait le cœur. Cependant, il semble avoir de nouvelles révélations à nous faire sur son passé.

« Après la disparition de ma famille, j'ai erré de village en village, à moitié mort. »

Il s'interrompt pour raffermir sa voix, regardant droit devant lui, comme s'il voyait à travers la toile de la tente.

« Continue, Dhondup », l'encourage Ashang Migmar.

Po Dhondup se redresse, s'immobilisant complètement avant de reprendre la parole. Dans le flot de lumière qui se déverse au centre de la tente, je remarque à quel point ses tresses sont longues quand elles ne sont pas attachées. Elles égalent presque celles d'Ashang Migmar.

« À la poursuite des fantômes de ma famille, j'ai chevauché à travers notre vaste pays, le long de trois rivières et de cinq chaînes de montagnes. J'ai chevauché durant deux ans, pendant lesquels j'ai vieilli de vingt ans. Mes cheveux ont blanchi, ma peau est devenue lâche sur mes os. Enfin, aux portes de la mort, je suis arrivé à un village en ruine. Les maisons avaient été pillées et le monastère réduit à un amas de décombres, les peintures murales détruites au marteau, les thangkas et les textes sacrés brûlés, les statues en terre cuite fracassées, celles en métal volées. Cherchant un endroit où m'allonger pour mourir, j'ai trouvé une cour où j'espérais rejoindre le bardo en priant. Dans une petite trouée, sous un ciel gris, j'ai attendu le dieu de la mort. C'est alors qu'un reflet de lumière a attiré mon attention, un objet scintillant sous un tas de piliers abattus. Avec mes

dernières forces, j'ai écarté les débris en bois. Dans une parfaite poche d'air se cachait une statuette d'un Saint que je ne connaissais pas. Par miracle, ce *ku* était intact. Il fixait le ciel comme je l'avais fait un instant plus tôt. J'ai contemplé avec émerveillement l'unique rescapé de ce village. Au milieu de toute cette destruction, ce Saint en argile avait survécu. Tout n'était pas perdu, ai-je compris. Il m'a semblé que je devais poursuivre ma route, ne serait-ce que pour confier la statue à quelqu'un, la mettre à l'abri des étrangers. C'est ainsi que j'ai trouvé la force de rejoindre les basses terres. »

Tenkyi s'accroche à mon dos à présent, comme quand elle était plus petite, son ventre se dilatant puis s'aplatissant contre ma colonne vertébrale. Elle chuchote à mon oreille :

« Rapproche-toi, grande sœur, qu'on puisse regarder le *ku*.

– D'accord, mon trésor », dis-je, soulagée qu'elle ait l'énergie de réclamer quelque chose.

Nous nous collons contre l'épaule d'Ashang pour mieux voir. Po Dhondup s'agenouille devant Pala, plaçant le paquet de soie près de lui.

« Je n'ai plus de famille. J'ai accompli ma raison d'être, mais toi, tu dois survivre. C'est pour cela que je veux te confier ce Saint. Je pressens que sa place est ici. »

Lentement, Po Dhondup défait les épaisseurs de soie. Il tire sur les nœuds, devenus raides comme du bois. Une fois trois couches ôtées, une statuette apparaît, tandis que des prières quittent nos lèvres. C'est un personnage maigre, presque squelettique. À l'exception d'un pagne, il est nu ; même les pigments dorés sur son corps sont quasiment effacés. Assis, il lève un regard affligé vers le ciel.

« On dirait un fou, pas un saint », chuchote Tenkyi.

Je m'efforce de cacher ma déception. C'est vrai, ce personnage ne ressemble pas à une divinité. Il n'est ni beau ni exaltant. Son expression n'est pas sage, calme ou aimante. Au contraire, il paraît très proche de nous. Affamé, perdu.

« Ce *ku* a été façonné dans la terre de notre patrie, déclare Po Dhondup. Il y a de cela bien des vies, je crois. Le reste de son histoire m'est inconnue, perdue dans la poussière de nos troubles. J'ignore jusqu'à son nom. »

Ama s'approche de la statue. Alors qu'elle joint les mains en prière, ses yeux s'emplissent de larmes.

« Je connais ce *ku*, dit-elle. J'ai prié devant lui il y a de nombreuses années. J'avais à peu près l'âge de Tenkyi. C'était à l'époque où j'ai été séparée de mon esprit pour la première fois. Tu te rappelles, mon frère ? »

Ashang Migmar acquiesce.

« Nous pensions que tu allais mourir.

– Chaque nuit, j'étais ballottée dans une rivière de cauchemars et de visions que je ne comprenais pas. Durant le jour, je perdais le contrôle de mon corps et tachais de sang une robe après l'autre. Notre père avait remué ciel et terre à la recherche d'un guérisseur, mais personne ne parvenait à m'aider. Puis un jour, un moine supérieur est passé par notre vallée. Notre père a retrouvé sa trace à cheval, et l'a supplié de venir voir ce qui causait ma détresse. Le moine a compris aussitôt que les esprits m'appelaient. Il a affirmé que mes symptômes étaient un signe du mal divin, et que les esprits m'avaient choisie comme médium. Il pensait également que celui qui me parlait le plus était Targo, un dieu qui

résidait dans une montagne au nord. Cela expliquait pourquoi j'essayais sans cesse de m'enfuir dans cette direction.

– Notre grand-mère aussi avait servi d'intermédiaire à Targo, explique Ashang. De même que sa mère avant elle, et ainsi de suite pendant des générations. Notre père n'avait jamais entendu l'appel des dieux, mais le lien était désormais restauré.

– Est-ce que nous aussi, nous serons séparées de notre esprit, grande sœur ? me chuchote Tenkyi.

– Non, non », dis-je, tout en me demandant pourquoi Ama n'a jamais évoqué cet épisode de son enfance. « Pas nous. Ce n'est qu'une histoire. »

En réalité, je n'ai aucun moyen de le savoir. Tenkyi souffre-t-elle du mal divin ? Et moi ? Nous sommes assaillies par assez de cauchemars, de douleurs et de visions lugubres. Il est vrai que nos corps et nos esprits nous tourmentent depuis des mois – mais nous sommes si loin des montagnes et des lacs sacrés de chez nous, et chaque pas que nous faisons nous en éloigne davantage.

« Malgré tout, j'ai lutté contre ce destin, reprend Ama. Même étant petite, je savais que servir de réceptacle aux dieux me rendrait la vie difficile. Je voulais me marier, avoir des enfants, mener l'existence d'une femme ordinaire. »

Il fallait que le moine supérieur trouve une solution pour guérir le mal divin de ma mère, sans quoi elle serait morte en quelques jours. C'était à ce moment-là qu'il avait sorti le *ku* du Saint, celui que Po Dhondup nous offre maintenant. Le moine avait expliqué à Ama qu'il ne s'agissait pas d'une banale statue. Peu de temps avant de lui venir en

aide, il avait été visité en rêve par un Saint inconnu, qui lui avait ordonné de se rendre dans une grotte des environs, où un *ku* était caché. Le Saint avait ajouté que cette statue ne deviendrait pas la propriété du moine, ni de personne d'autre. Elle apparaîtrait et disparaîtrait selon les besoins de chacun, et le moine devrait respecter cela. En attendant, il serait chargé d'en prendre soin. Suivant les instructions du Saint, le moine avait récupéré le *ku*, et l'emportait avec lui chaque fois qu'il voyageait.

« Pendant trois jours et trois nuits, le moine a récité des prières tandis que je contemplais le *ku*. On me ligotait aux pires instants, on m'enfermait quand c'était nécessaire. Enfin, les esprits sont partis. »

Po Dhondup contemple ma mère, les yeux écarquillés et embués de larmes. Plaçant le *ku* dans ses mains, il parvient à dire :

« C'est donc pour ça que j'ai persévéré. »

Ama entame ses prières. Elle pose le Saint sur le front de Pala, ses deux épaules, puis son dos et sa poitrine.

« J'ai un seul regret, déclare-t-elle. Je n'ai jamais demandé au moine supérieur le nom du Saint. »

Pourquoi voudrions-nous savoir son nom, quand son histoire nous suffit ? me dis-je. L'important est qu'il soit ici, avec nous. Ce précieux *ku*, simplement fait de terre, pourtant capable de survivre tant d'années, face à tant de destruction. S'il apparaît à ceux qui en ont besoin, au moment où ils en ont besoin, aucune famille ne pourrait être plus chanceuse que la nôtre.

Dhaulagiri, Népal

Printemps 1961

À l'ouest, une faible lueur orangée annonce la fin de la journée. C'est un soulagement, car partout où nous allons, nous semblons avancer sans progresser, piégés dans une brume épaisse qui laisse nos vêtements et notre peau humides. En outre, nos pas ne sont plus guidés que par des rumeurs. Quelqu'un nous a dit que nous trouverions de la nourriture et des médicaments dans un lieu appelé Baglung. Est-ce vrai ? Cet endroit existe-t-il seulement ? Pour y parvenir, nous avons dû nous résoudre à suivre le cours d'une rivière qui nous accompagne depuis le district de Mustang – tout cela parce que Ama a décrété que les dieux ne lui parlaient plus. J'ai du mal à comprendre si elle n'arrive pas à les invoquer, ou si elle refuse simplement d'essayer. Je sais seulement que nous ne pouvons nous attarder nulle part, maintenant que nous sommes séparés du reste de notre village. Nous devons poursuivre notre route, surveillant sans cesse les alentours, dans la crainte perpétuelle des bandits qui pourraient nous détrousser à chaque instant.

Ama s'immobilise devant moi, scrutant les collines environnantes.

« Arrêtons-nous ici pour la nuit », déclare-t-elle.

Ashang Migmar hoche la tête, et lâche ses paquetages. Sans un mot, Po Dhondup et lui partent chercher du bois dans la forêt, pour nous tenir chaud pendant notre nuit au grand air. Pendant que Tenkyi se met en quête de baies, je prépare un feu avec des branchettes que j'ai trouvées non loin de là. Les instructions de Pala résonnent dans ma tête tandis que je prends une pincée de son amadou (*Commence par une plus petite quantité que tu ne le penses nécessaire*), entasse des brindilles et produis des étincelles avec son silex (*Garde le silex et l'amadou au sec*). Je range la pierre dans l'étui en cuir que Pala avait décoré de clous en argent et de fil bleu. C'étaient ses couleurs préférées, et cet étui est le dernier cadeau qu'il m'ait fait. J'actionne le soufflet en peau de mouton de mon père, le feu grandissant à chaque bouffée d'air.

Quelque chose doit avoir changé pour Ama après la mort de Pala. Elle a démantelé notre groupe, en disant aux gens qui s'étaient enfuis avec nous de continuer leur chemin seuls. Ils ont eu beau l'implorer, elle a refusé de sortir sa peau de panthère ou de se coiffer de sa couronne à cinq pointes. Elle ne voulait pas chanter pour les dieux. Elle a même fini par s'emporter quand un vieil homme appelé Po Damjor l'a suppliée de pratiquer une divination.

« Ne vois-tu pas que nous ne sommes plus chez nous ? l'a-t-elle réprimandé. N'est-ce pas suffisant que je vous aie guidés à travers les montagnes ?

– Tu es la médium la plus puissante de notre région, a-t-il protesté. Tu es capable de voler dans le ciel, de chevaucher des animaux sauvages, de manifester une force physique hors du commun. Comment peux-tu nous abandonner maintenant ?

– Notre foyer est loin. Les esprits sont loin », a-t-elle répondu, avant que sa voix s'éteigne.

En larmes, Po Damjor a invectivé ma mère, cherchant à lui faire honte de se détourner de son devoir. Cependant, la seule tâche qui préoccupait Ama était de trouver un endroit pur où enterrer Pala. Elle a gravi six collines et examiné une dizaine de cavernes avant de découvrir un lieu où personne d'autre ne reposait : une petite grotte sur une colline rouge, orientée dans la direction de notre village, de sorte que Pala pourrait y renaître.

Ashang et Po Dhondup ont porté le corps de mon père sur leurs épaules, remontant une pente escarpée derrière Ama. Tenkyi et moi sommes restées dans la vallée. Nous avons regardé leur procession rapetisser, pendant que le tambour et les prières de notre mère résonnaient sur les falaises. Même quand ils ont disparu de notre champ de vision, nous avons continué à écouter la voix d'Ama qui s'amenuisait. Nous l'avons écoutée jusqu'à ce qu'on n'entende plus que le vent.

L'air change, un calme gris s'installe autour de nous, et la neige commence à tomber.

« Venez ici, mes filles », nous appelle Ama, assise sur un rocher.

Le *ku* du Saint est posé devant elle. C'est le seul objet religieux qu'Ama sorte ces temps-ci. Sa couronne à cinq pointes, son miroir, jusqu'à sa peau de panthère demeurent invisibles.

« Une minute », dis-je, attisant le feu.

Lorsque les flammes crépitent seules, je rejoins Tenkyi et Ama. Prenant la main de ma petite sœur, j'observe ma mère, qui semble si différente à présent. Son crâne est rasé comme celui d'une nonne, mais de façon inégale et grossière. Quelques mèches retombent sur son visage, tandis qu'on aperçoit sa peau par endroits. Ses cheveux ont viré au gris depuis la mort de Pala. Même Tenkyi a remarqué le changement, la manière dont Ama fixe le ciel ou les cailloux, comme si elle se remémorait soigneusement l'agencement du monde. C'est ainsi qu'elle nous contemple à présent, ses yeux balayant nos visages. Une douleur aiguë me perce la poitrine.

« Ama, regarde-nous », dis-je.

Je voudrais la secouer, j'agrippe ses cuisses, presse mon visage contre ses jambes. Elle est si maigre.

Repoussant mes cheveux en arrière, Ama demande :

« Allons, à quoi bon être triste ? »

Je sens son souffle chaud sur mes joues. Tout est froid à part ma mère. Plongeant la main dans la poche de poitrine de sa robe, Ama en sort une petite plaque métallique : le miroir qu'elle utilise pour ses cérémonies de divination. Dans cette plaque ronde, ma mère a contemplé les dieux qui s'expriment à travers elle. Sur sa surface en métal, elle a décelé tant de visions. Des présages de mort ou de danger,

comme une personne habillée d'un manteau rouge, ou en train de cueillir des fleurs rouges, ou de s'enfoncer dans le sol, ou de chevaucher un âne, dénudée. Le miroir lui a montré de bons présages aussi, comme une personne en train de boire de l'eau sucrée, ou de gravir un versant de montagne à dos de tigre, vêtu d'une armure de fer.

Elle me tend le miroir.

« Lhamo, prends-en soin.

– On ne sait pas s'en servir », dis-je, repoussant l'objet d'un geste.

Tenkyi le prend dans ses petites mains et le retourne, nous aveuglant avec sa lumière. Je récupère le miroir et le pose face contre mes genoux.

« Tu peux regarder, suggère Ama.

– Non. Dis-moi ce que tu vois, toi.

– Je vois le mont Targo et la rivière qui en coule. Je les vois toujours, même si je ne peux plus y aller.

– Est-ce que tu entends les dieux ?

– Je sens Targo. D'autres dieux aussi. Mais ils ne peuvent pas parler, et cela me fait mal. »

Je me rends compte que je n'ai jamais entendu ma mère exprimer sa peine si ouvertement.

« J'ai vu deux filles », intervient Tenkyi, en retournant de nouveau le miroir.

Deux étranges créatures nous contemplent, leurs visages battus par le sable noir, brûlé par le vent. Je me sens aussi détachée d'elles que de n'importe quel villageois qui croiserait notre route. Je repense aux jeux auxquels Tenkyi, Lhaksam et moi jouions chez nous. Je repense au jour, il y

a deux étés, où nous avons fait semblant d'être des oracles. Nous avons tremblé, sangloté, nous avons imité la langue des dieux. Nous avons lu l'avenir et guéri les petites douleurs de chacun. Comme cela paraissait simple à l'époque.

« Range ça, dis-je à Tenkyi.

– Regardez ce bel endroit, déclare Ama en riant doucement. Ces montagnes familières, qui scintillent face au ciel bleu-noir. Cette rivière, qui sera toujours à vos côtés, et où toute l'humanité nage. Sous votre corps, des courants sacrés passent dans la terre. Vous les sentez ? »

Nous posons les paumes sur le rocher. J'appuie fort, et ne décèle que mon propre poulx, qui me semble maintenant être un fardeau. Comme il était facile, autrefois, de continuer à faire battre nos cœurs jour après jour. Nous croyions que nos vies seraient aussi éternelles que les collines de notre vallée, nos parents toujours dans notre champ de vision, veillant sur nous quoi qu'il arrive. Mais Pala n'est plus là, et Ama dépérit. Elle donne toute la nourriture qu'elle trouve à Tenkyi et moi. À travers son corps ravagé, ses cheveux massacrés, même ses années à servir de réceptacle aux dieux, elle s'est offerte comme un champ pour nourrir les autres ; mais au moment où elle en a le plus besoin, son corps l'abandonne, et je ne peux rien y faire.

Je rêve d'eau. Elle s'écoule dans les fissures entre les rochers, créant des ruisseaux qui nous ramènent petit à petit à notre village. L'instant d'après, je me réveille. Le ciel est d'un bleu profond, avec de légères marbrures roses. Sur le rocher où elle nous a donné le miroir, Ama se tient

assise devant le *ku* du Saint, le dos droit, ses cheveux blancs rayonnants face à la neige et la lune. Avec son crâne rasé et sa silhouette émaciée, ma mère ne ressemble pas à une femme, ni à un homme. En fait, elle ressemble au Saint.

« Ama », dis-je, mais aucun son ne quitte mes lèvres.

Quand j'essaie de me lever, mon corps refuse de bouger. Un poids immense pèse sur mon dos. C'est ma sœur. Le visage de Tenkyi est enfoui contre mon flanc, son bras posé telle une branche d'arbre en travers de mon échine. Son souffle chaud se répand sur mes côtes, et son cœur semble battre au rythme du mien, comme si elle s'était emparée de mon corps. Je n'arrive même pas à tourner le cou. Ça n'a pas de sens. Ma petite sœur n'est pas plus lourde qu'un chevreau.

Ama me voit peiner. Soutenant mon regard, elle me parle sans paroles. Elle veut me transmettre un message. *Voilà ce que tu feras : tu porteras ta sœur sur ton dos, comme si elle faisait partie de ton corps. Tu la garderas en vie, comme si ta propre vie en dépendait. Elle voyagera plus loin qu'aucun d'entre nous. Et un jour, elle jettera une corde à travers les océans. Au prix de grands sacrifices, elle tirera tout ce qui reste de notre famille sur l'autre rive. Mais en attendant, tu devras la porter. Tu comprends ?*

Une corde à travers les océans ? Je ne comprends rien à ce que me dit ma mère. J'ouvre la bouche pour parler, mais je sais déjà qu'aucun son n'en sortira. Ama fixe à présent l'horizon, ses lèvres prononçant rapidement une prière. Sa peau, ses vêtements, ses cheveux – tout est devenu gris et blanc. Le monde lui-même est gris et blanc. Le vent se

lève, effaçant tous les bruits, et c'est comme si nous avions été transportées au sommet d'une montagne. Soudain, le contour des membres d'Ama commence à s'estomper et s'effacer, à la façon d'un mandala en sable. C'est un rêve, me dis-je, mais sitôt cette pensée formulée, Ama disparaît. Comme si elle n'avait été qu'une idée. Comme si son corps, dont j'ai émergé, dont émanait une douce odeur d'orge grillée, et contre lequel je me suis blottie tant de nuits, n'avait été qu'un rêve bref et clair, qu'elle a fini par démanteler et dissiper.

À mon réveil le lendemain matin, j'entends un bruit de cailloux qui s'entrechoquent. Non loin de là, Ashang et Po Dhondup sont en train de déposer des pierres sur la berge. Je sais ce qui se trouve dessous. Je le sais avant même de me lever et de m'approcher d'eux. Ils ont dû travailler toute la nuit pour enterrer Ama. Le sol a gelé, les empêchant de creuser très profond, de sorte que des pans de sa robe dépassent. J'écarte deux pierres, et aperçois une partie de sa chevelure, un fragment de peau. Je me penche pour ôter une autre pierre. La main pâle d'Ama n'est pas aussi grise que dans mon rêve. On y voit des taches décolorées, des veines rouges, violettes et bleues. J'enlève encore deux pierres, et constate que ses cheveux gris sont également striés de noir, de rouge et de brun. Ma mère n'était pas qu'une idée. Elle était faite d'un corps, et un corps n'est pas simple ni banal. Il a sa propre volonté et ses propres mystères. Quand il cède, aucun chant, aucune prière ne peuvent le ramener.

Pokhara, Népal

Été 1962

Nous atteindrons notre sixième et dernier camp avant le coucher du soleil, nous dit-on. Cinq bus loués ont conduit notre groupe aussi loin que les routes et la berge de la rivière le permettaient. Nous cheminons maintenant dans une profonde gorge, nos pas et notre horizon circonscrits par une interminable succession de collines. Le sentier est étroit, si bien que nous avançons en une longue et lente file, quatre cents personnes récupérées dans diverses villes frontalières. Devant moi, Ashang Migmar et Po Dhondup portent nos affaires, leurs lourds manteaux en peau de mouton pendant à leur taille, tandis que je tiens Tenkyi sur mon dos. Comme tant d'autres membres de notre groupe, ma petite sœur est malade, trop faible pour marcher. Elle est encore parmi nous, au moins. À Baglung, nous avons appris que notre tante Shumo Yangsel et son mari avaient passé plusieurs semaines en ville avant notre arrivée. Ils avaient mendié de la nourriture au bord de la grande route, expliquant à tous ceux qu'ils croisaient que leurs enfants attendaient de l'aide dans les montagnes. Ashang ne pense

pas que les fils de Shumo aient survécu au voyage. Il veut la retrouver, sa petite sœur, et il en parle sans cesse aux travailleurs humanitaires qui ont loué les bus. Cependant, ils n'ont aucune information à nous donner sur Shumo. Ils peuvent seulement nous dire que nous nous dirigeons vers un camp, notre « nouvelle maison », comme ils l'appellent. Le message passe lentement, par fragments, de leurs langues à la nôtre.

Où nous emmènent-ils, exactement ? Dans le Mustang, j'avais cru que nous avions atteint les basses terres ; mais ici, l'air est épais au point d'en devenir irrespirable. Cela m'effraie de penser que la terre pourrait continuer à dégringoler encore et encore. En même temps, le soleil devient de plus en plus chaud, comme s'il voulait nous brûler. Pourtant, derrière ces collines sombres, j'aperçois du coin de l'œil une rangée de montagnes blanches et argentées, encore plus lumineuses que le soleil. Tandis que j'avance, je pense à chez nous, où nous n'avons pas de routes. Où nous marchons où nous voulons, à travers les plaines herbeuses, le long des vastes et douces collines.

Une demi-journée s'est écoulée sans nourriture ni eau. Nous ne sommes plus qu'une ligne silencieuse de corps qui suivent la rivière sans fin à leur droite. Ma lèvre inférieure est gercée, et saigne sous l'effet de la soif. Je lèche sa surface rugueuse, tout en scrutant en contrebas de la falaise ces eaux qui me narguent. Si je descendais boire, je ne pense pas que je parviendrais à remonter la paroi.

Enfin, au coucher du soleil, nous entendons des bavardages en langue étrangère. Les travailleurs humanitaires

gravissent une petite colline, et sortent des papiers. Puis ils lâchent leurs sacs, avant de disparaître.

« On doit y être ! » crie quelqu'un derrière moi.

En nous agrippant à des touffes d'herbe, nous escaladons la colline pour découvrir le terrain. Même Tenkyi s'est remise debout, et marche jusqu'à la crête. Alors que nous débouchons sur une petite clairière au sol dur et aux arbres épars, je lui serre la main.

Ashang s'agenouille, frotte la terre entre ses doigts.

« Rien ne poussera ici, affirme-t-il. Avec ce genre de sol, le lait sera maigre. Le beurre sera pâle. »

Comment parviendrons-nous à élever du bétail, ou à éprouver la moindre sensation d'espace sur cette étroite parcelle rocailleuse ? demande-t-il en chuchotant. Comment pourra-t-il se considérer comme un nomade digne de ce nom ? Un nomade ne monterait jamais sa tente sur une terre aussi aride.

Personne n'en dit mot aux étrangers. Nous apprenons qu'ils ont payé le gouvernement népalais pour avoir ce lopin de terre. Ils ont aussi promis des pompes à eau et d'autres choses aux habitants de la région afin que notre groupe d'environ quatre cents « réfugiés », comme on nous appelle maintenant, puisse s'y installer. Au sommet de cette colline, nous devons bâtir une nouvelle vie.

Notre première saison passe rapidement. Quatre enterrements de fortune au bord de la rivière, deux livraisons de céréales, un ravitaillement en médicaments, et la construction progressive de trente cabanes aux murs en chaume et aux toits en bambou. Dans les basses terres, chacun de nous

assimile son nouveau rôle. Les enfants ramassent du bois pour le feu, puisent de l'eau à la rivière et cueillent des noix et des baies, pendant que les adultes apprennent à fabriquer des cabanes et labourer la terre. Cela ne nous empêche pas de chanter toute la journée. Tenkyi et moi découvrons de nombreux airs, que nous interprétons pour Ashang le soir. À la façon dont il sourit et nous applaudit, je comprends que c'est un homme bon, qui prendra soin de nous. Nos repas sont assurés grâce à une poignée de riz quotidienne, et des comprimés que les étrangers nous distribuent de temps à autre. C'est une bénédiction d'avoir à manger tous les jours. En échange de cette aide, on nous défend de mendier et de chercher du travail en dehors du camp.

Malgré cette séparation, nous avons eu à trois reprises des altercations tendues avec les villageois des environs – ces gens au nez pointu, vêtus de tenues pâles et vaporeuses, qui habitent dans des maisons aux portes si petites qu'il faut se plier en deux pour y entrer. Ils réclament davantage d'indemnités pour la carrière que nous avons creusée. Ils attendent toujours les pompes à eau qu'on leur a promises.

Je tiens le compte de ces événements, en sachant que nous devons peut-être repartir, que la nourriture pourrait venir à manquer, que demain Tenkyi ou Ashang pourraient être les suivants à ne pas se réveiller. Je tiens le compte de nos cauchemars aussi. Au moins une fois par semaine, des gens du camp se mettent à crier au milieu de la nuit. Ils ont vu leurs enfants morts sur le pas de leur porte, ou ils ont entendu le grondement d'oiseaux de fer tournoyant dans le ciel. Certains aspirent seulement à un jour d'été insouciant

dans les pâturages de notre pays. Quand Tenkyi commence à gémir et remuer à côté de moi, j'émerge du sommeil et scrute son visage à la lumière froide de la lune. Je regarde ses yeux bouger sous ses paupières, contemplant des images auxquelles je n'ai pas accès. Lorsque son visage se tord de douleur, à l'instant où son esprit s'éveille dans une déchirure, je l'attire vers moi. En larmes, elle me parle d'une femme au visage couvert d'un voile obscur. Une femme à la bouche close, qui serre les dents et tremble de rage.

Des cauchemars me tourmentent aussi, rôdant autour de mon corps comme des chiens monstrueux. Quand ils m'assaillent, ils me montrent Ama qui nous appelle depuis la frontière, encore en vie sous un lit de pierres, nous suppliant de venir la chercher. Ils me montrent la peau noircie de mon père qui s'étend vers l'extérieur, couvrant mes mains, mon visage, pour finalement envelopper le ciel.

Je dois apprendre à m'arracher au sommeil, à ravalier mes pleurs et devenir aussi immobile et muette que les rochers entourant notre cabane. Je dois me concentrer sur ces rochers, m'imaginer parmi eux, m'efforcer de leur ressembler. Ce n'est pas facile. J'ai parfois besoin de plaquer mes paumes sur ma bouche grande ouverte. J'ai parfois besoin d'enfoncer mes ongles si profondément dans ma peau que, au matin, mon visage est marqué de petites entailles que je masque avec de la boue ou cache sous mes cheveux.

Au conseil du camp, les anciens déclarent que d'autres personnes vont nous rejoindre. Tenkyi et moi nous blotissons au fond de la pièce pour écouter.

« Il y a encore une centaine de familles à la frontière, issues de tous les clans. Des Bhompas, des Bawas, même des Khampas venus de loin dans l'Ouest.

– Certains continueront à attendre de pouvoir rentrer au pays. Ils resteront là-bas tant que possible.

– Mais quand ils auront été obligés d'abattre leur dernier yack et leur dernier mouton, ils seront comme nous.

– Ils n'auront pas d'autre choix que de descendre dans le Sud. »

J'essaie d'imaginer comment nous trouverons la place d'accueillir une centaine de familles de plus dans cette étroite bande de terre, entre la rivière et la colline qui surplombe le camp. Nous pouvons à peine tendre les bras sans toucher quelqu'un d'autre.

« Et les combattants du Chushi Gangdruk, à la frontière ?

– Il paraît qu'ils n'ont même pas de balles, c'est vrai ?

– Quoi d'étonnant à ça, quand on sait qu'ils vivent dans des abris faits de branches de genévriers et qu'ils dorment avec des oreillers en pierre ?

– Il est important que nous priions pour eux.

– On ne vaincra pas les Gyamis avec des prières. Ce sont des balles et des bombes qu'il leur faut.

– Nous devrions demander de l'aide à la reine d'Angleterre. »

Tout le monde se tait. Nous attendons que l'homme qui a parlé, un dénommé Pema Lhakpa, en dise plus. Il a deux blessures causées par des balles à la jambe droite.

« Elle est venue ici il y a quelques mois. Son pays est très riche et important. Le roi du Népal a réuni trois cents

éléphants pour l'accueillir. Elle est partie à la chasse avec, et a abattu un tigre et un énorme animal à cornes qui n'existe pas chez nous...

– Pauvre bête, pourquoi a-t-elle fait ça ?

– Pour passer le temps, sûrement. Les gens de son pays ne mangent pas ces animaux, et ne portent même pas leur peau. »

Les rires fusent.

« Elle ne doit pas avoir de religion.

– J'ai entendu dire qu'elle mettait des tenues très ordinaires. Un des villageois l'a vue vêtue d'une simple robe jaune en ville.

– C'est bien étrange, une reine qui tue des animaux et qui s'habille mal.

– Tu crois que quelqu'un a mangé la viande ? me demande Tenkyi, en grattant les plaies sur ses côtes.

– Est-ce que tu oserais manger de la viande de tigre ? dis-je en ricanant. Et si les autres tigres l'apprenaient et partaient à ta poursuite ? »

J'écarte sa main pour gratter sa peau à sa place, et éviter que ses blessures se remettent à saigner. Au moins, celles sur ses jambes commencent à guérir.

Pema Lhakpa secoue la tête, à bout de patience.

« Oubliez le tigre ! L'important, c'est qu'ils peuvent bien nous accorder quelques balles, non ? Pour le juste combat que nous menons, afin de reprendre notre pays et sauver notre peuple... J'y participerais moi-même, sans cette fichue jambe inutile !

– Arrêtez vos sottises, intervient Ashang Migmar. Nous vivons avec une tasse de riz par jour, et au lieu de chercher

comment faire pousser quoi que ce soit sur ce sol aride, vous parlez de balles et de bombes. Nous sommes en train de nous égarer. C'est très clair. Nous avons besoin d'un maître spirituel. »

Ashang explique que les chefs du camp ont envoyé une requête urgente à Katmandou. Ils ont demandé à ce qu'un maître vienne vivre parmi nous, pour nous guider dans nos prières et ramener la paix dans nos âmes. Le problème, c'est que nous ne savons pas quels maîtres ont survécu à la destruction de leurs monastères et, parmi ces rescapés, lesquels ont réussi à prendre la route de l'exil. Nous ne savons pas non plus si l'un d'eux accepterait de s'installer avec nous sur cette colline isolée où les plantes refusent de pousser ; mais si c'était le cas, il pourrait effectuer les rites adéquats, et nos cultures prospéreraient peut-être enfin.

« Au moins, nous avons le Saint Sans Nom », dis-je tout bas à Tenkyi.

Elle s'appuie contre moi avec un soupir. C'est l'expression que les gens de notre camp ont choisie pour le désigner, ou peut-être s'est-elle simplement imposée au fil du temps. Quoi qu'il en soit, tout le monde ici a rendu visite à notre *ku*. Nous l'emmenons au chevet des malades, le sortons pour bénir notre eau, pour présider à nos prières. Avant chaque long voyage, nous demandons qu'on le pose sur notre tête et notre dos. Certains souhaitent seulement regarder le Saint, contempler le visage du protecteur de notre camp et passer du temps en sa présence. Tous ceux qui sont morts ici ont poussé leur ultime soupir près de lui, comme Ama l'a fait lors de sa dernière nuit.

La rumeur court qu'on trouve des bananes au fond de la vallée. Voulant donner quelque chose de sucré à Tenkyi, je m'éclipse un après-midi pour partir à leur recherche. Quand j'atteins les bananiers, je découvre avec stupéfaction que chacune de leurs feuilles est aussi grande qu'un homme. Marchant entre les troncs, caressant leur duvet rêche tandis que le vent soulève et secoue les feuilles, j'ai l'impression d'être entourée de personnes réincarnées. Certaines se penchent vers le sol d'un air endeuillé. D'autres se tendent loin au-dessus de moi, comme prêtes à s'envoler. Qu'est-ce qu'Ama et Pala diraient, s'ils pouvaient voir ces êtres étranges ! Et les fleurs rouge vif qui parsèment les collines, dépassant des buissons comme des visages enthousiastes... Chez nous, les fleurs demeuraient au ras du sol pour s'abriter du froid, timides et fragiles ; alors que celles-ci paraissent presque guillerettes, la tête levée vers les montagnes au-dessus des collines. Lorsqu'elles contemplent cette bande blanche et argentée à l'horizon, elles n'y voient pas un rappel constant d'une lointaine patrie. Elles ne souhaitent pas prendre leur envol comme ces feuilles de bananier.

J'examine chaque arbre, mais aucun ne porte de fruits. Je rentre bredouille à la fin de la journée, sans avoir utilisé la faucille accrochée à la ceinture de mon père. Ashang est assis devant notre cabane avec d'autres casseurs de pierres. De tous les hommes du camp, c'est mon oncle qui casse le plus de pierres chaque jour. Il se lève à l'aube, boit du vieux thé ou de l'eau s'il n'y en a pas, enroule ses tresses

autour de sa tête et part pour la carrière. Quand il revient, au coucher du soleil, nous savons que nous devons respecter son silence jusqu'à ce qu'il soit reposé. Ce soir, il paraît de bonne humeur.

« Est-ce que vous connaissez l'histoire d'amour liée à la rivière qui coule près de ce camp ? » demande-t-il à ses compagnons poussiéreux.

Mon oncle a repris son ancien rôle de conteur.

« Ici, on l'appelle différemment, mais cette rivière prend sa source dans notre pays », poursuit-il.

Je m'assieds en tailleur. Mo Yutok, notre voisine, drapait une partie de ses couvertures sur mes jambes. On croirait que mon oncle s'adresse à la rivière elle-même, qui semble devenir plus bruyante, l'encourageant à raconter son histoire. Les grillons et les grenouilles ont entamé leur chant nocturne aussi. Même les lucioles sont venues nous présenter leur danse de la foudre. Pendant ce temps, le soleil se glisse derrière la colline au sommet plat qui surplombe notre camp, nous inondant d'une lumière rose. Je croise les bras et me frictionne la peau pour me réchauffer. Je suis parfois capable de déceler la beauté de cet endroit – quand les rizières de la vallée se changent en miroir pour le ciel, ou quand un air de flûte résonne dans les collines.

« Il y a de cela très longtemps, vivaient une princesse et un pauvre. Ils s'étaient rencontrés en vagabondant dans les plaines, et étaient tombés amoureux au premier regard. Refusant d'accepter le garçon, la famille de la princesse envoya celle-ci dans la région la plus reculée du pays, si loin qu'il fallait chevaucher des mois pour y arriver, si loin

qu'elle ne savait pas comment rentrer. La princesse et le pauvre passèrent les années suivantes séparés, à penser secrètement l'un à l'autre. Devenus vieux, ils moururent au même instant, en émettant le même souhait : échanger une étreinte dans leur prochaine vie. Une étreinte qu'aucun homme ne pourrait rompre. C'est ainsi que dans sa vie suivante, la princesse devint cette rivière sans fin, et le pauvre la chaîne de colline qui l'enserre. Leur vœu avait été exaucé.

– C'est triste, soupire quelqu'un en jetant des branchettes dans le feu.

– J'adore les histoires romantiques, pas toi ? » me demande Mo Yutok, qui rajuste ses couvertures sur mes genoux.

Ashang se lève, et continue à parler en tournant autour du feu :

« Mais bientôt, cet endroit aura des noms gymamis. Chaque montagne, lac et prairie de chez nous sera rebaptisé. »

Cela ne fait assurément pas partie du récit.

« Leur amour restera-t-il le même avec des noms étrangers ? Avec des mots qui ne signifient rien pour nous ? » s'interroge Ashang en secouant la tête.

Il devrait raconter les histoires correctement, au lieu de les changer selon son humeur. On dirait qu'il ne peut pas s'en empêcher. Il n'apprécie pas non plus le nom de la montagne ici, que les habitants de la région appellent Machapuchare, à cause de ses crêtes pointues en forme de queue de poisson. D'après Ashang, c'est un blasphème de donner à une montagne un autre nom que celui d'une divinité.

Il explique souvent à Tenkyi et moi que nous avons échoué dans un endroit que son cœur ne peut accepter. Néanmoins, il soutient que cette année est la dernière que nous passerons loin de chez nous. Une fois que les dirigeants de l'Amérique auront appris ce qui arrive à notre peuple, ils nous aideront. Nous récupérerons notre pays. Nous n'avons qu'à attendre quelques mois de plus. Lors des conseils du camp, il affirme qu'il ne sert à rien de construire une école. Inutile de planter des céréales qui ne produiront pas de récolte avant un an ; nous avons juste besoin de survivre pour l'instant.

Ashang n'a pas défait ses paquetages. Il compte les jours écoulés depuis notre départ. Et comme s'il dressait un inventaire, il parle à Tenkyi et moi des objets qui attendent notre retour, ceux que Pala et lui ont enfouis au pied d'une colline dans notre vallée. C'est notre héritage, mis à l'abri à une profondeur de deux hommes, entre trois rochers en forme de tête. Il nous promet que nous n'aurons aucun mal à trouver cet endroit, même si nous reprenons la route sans lui. Un beau jour, quand les choses seront rentrées dans l'ordre, nous repartirons, jure-t-il ; et tout ce que nous ne voulions pas risquer de perdre dans notre fuite nous attendra là, sous la terre. Les statues de divinités en or, les bols à offrandes en argent, les livres de prières, les thangkhas, les peaux de bêtes : tous seront là, intacts, ignorant la folie qui s'est déchaînée à la surface. Un jour paisible, nous regagnerons la haute contrée qui est la nôtre, nous nous agenouillerons, et nous creuserons. Alors nos vies ressurgiront, vierges du sang versé et de la

tristesse du monde ; et les Bhomis, le peuple des neiges, vivront de nouveau comme nous l'avons fait pendant des milliers d'années.

Pour ma part, j'en ai assez d'entendre les nouvelles histoires d'Ashang. Parcourir une fois de plus le chemin où reposent mes parents serait aussi terrible que de rester ici à jamais. Je me lève, accroche ma faucille sur un poteau, et regagne notre cabane.

Le lendemain matin, on me charge de fabriquer une barrière pour les chèvres. Après une énième mauvaise récolte, nous avons décidé de construire davantage d'enclos à bestiaux. Je suis occupée à attacher une rangée de pieux en bambou, quand j'entends quelqu'un crier mon nom.

« *Wai*, Lhamo ! m'appelle Bhu Tsering, soulevant de la poussière à son approche.

– *Wai* ! Tu es rentré.

– Difficilement, s'amuse-t-il. J'ai dormi sur une colline hier soir, et j'ai failli passer directement à ma prochaine vie en dégringolant ! »

Nous rions tous les deux, mais je suis soulagée qu'il soit revenu sans encombre de son périple pour acheter du matériel médical à la capitale. Malgré sa gaieté, il a l'air épuisé, avec ses lèvres gercées et ses cheveux gras et emmêlés. Au moins deux habitants du camp ont péri pendant le long trajet vers Katmandou. Nyima Dolkar est morte de faim, n'ayant trouvé personne pour lui donner à manger en chemin, tandis que Mo Tenzom a succombé à la morsure d'un chien enragé.

« C'est pour ton oncle, déclare Bhu Tsering en me tendant une petite enveloppe ornée d'une écriture élégante, que je suis incapable de déchiffrer.

– Qui l'a envoyée ?

– Yangsel. Ta parente. Donne-la à ton oncle, d'accord ? »

Je hoche la tête, puis glisse l'enveloppe dans la poche de poitrine de ma robe. J'ai rencontré Shumo Yangsel et sa famille un été il y a bien des années, à l'occasion d'une foire aux chevaux. Tenkyi était encore toute petite, de même qu'un des fils de Shumo. Les deux enfants avaient pleuré la moitié de la journée, s'encourageant l'un l'autre à hurler. N'y tenant plus, nous les avons emmaillotés dans des peaux de mouton, puis les avons fourrés dans des sacs de chaque côté d'un yack et promenés dans les prés jusqu'à ce qu'ils finissent par s'endormir. Nous n'avons pas revu Shumo depuis. À quoi ressemble-t-elle aujourd'hui ? À ma mère ?

Derrière les latrines, j'ouvre l'enveloppe et fixe le texte un long moment, mais je ne parviens à identifier que quelques mots. Shumo Yangsel doit avoir demandé l'aide d'une personne sachant lire et écrire au camp de Katmandou.

Toute la nuit, la lettre reste cachée contre ma poitrine, tandis que je m'interroge sur son contenu. D'autres membres de notre famille se sont-ils réfugiés dans ce pays ? Pouvons-nous rentrer chez nous maintenant ? J'ai besoin de le savoir avant de donner la lettre à Ashang, même s'il ne pourra pas la lire non plus. Seul le maître d'école Gen Lobsang en est capable. À l'aube, je me lave le visage, attache un ruban rouge dans mes cheveux, et me dirige vers sa cabane.

« Acha ! Acha Lhamo ! »

C'est ma sœur. Cette petite chouette doit m'avoir repérée depuis l'autre bout du champ. J'essaie de la renvoyer à la maison, mais elle me suit jusqu'au logement du maître. Nous nous approchons discrètement de la porte, puis restons debout sur le seuil, l'oreille collée contre le rideau, guettant des bruits à l'intérieur.

« Qui est-ce ? » demande le maître.

Je réponds à voix basse :

« Genla, c'est Lhamo. J'ai reçu une lettre de notre tante hier, mais je ne peux pas la lire... »

Gen Lobsang ouvre le rideau, et nous fait signe d'entrer. Lorsque mes yeux s'accoutument à l'obscurité, je remarque qu'il a aussi le visage très propre.

« C'est un grand jour, les filles. Un nouveau professeur va arriver d'Amérique.

– D'Amérique, hein ? » dit Tenkyi, comme si elle avait la moindre idée d'où c'était.

Je lève la lettre en expliquant :

« Notre oncle aimerait que tu nous lises ça, si tu as un peu de temps.

– Asseyez-vous, alors », répond-il.

Nous nous installons tous les trois par terre. Je remarque que Gen Lobsang est en train de construire un fourneau en argile dans un coin. Ayant été moine, il sait sûrement cuisiner. Tout le monde est tenu de participer à la préparation des repas dans un monastère. Les moines doivent aussi apprendre à lire, écrire de la poésie, jouer de la musique, danser le cham, faire leur propre lessive, et prier pour la

libération de tous les êtres doués de sens. Voilà pourquoi Gen Lobsang est l'homme le plus instruit ici. Ashang m'a assuré qu'une fois que le camp serait en meilleur état, je pourrais assister à ses cours. Tenkyi arrive déjà à lire au moins dix mots grâce à ses leçons.

Gen tend la lettre devant lui, puis la déchiffre lentement, en répétant les termes les plus importants. Shumo Yangsel annonce qu'aucun de ses fils n'a survécu au voyage jusqu'au Népal. Elle a entendu dire que son frère Migmar élevait désormais les enfants de leur défunte sœur. Compte tenu de la difficulté qu'il doit avoir à le faire seul, ma tante voudrait savoir s'il accepterait d'envoyer une des filles vivre à la capitale avec son mari et elle.

« L'aînée doit pratiquement être une femme maintenant, alors nous pensons à la plus petite », lit Gen.

Je lui prends la lettre des mains avant qu'il poursuive. La voix tremblante, je lui demande de garder ces nouvelles entre nous, juste pour l'instant. Gen Lobsang hoche légèrement la tête, j'ignore si cela signifie qu'il gardera le silence. Je ne peux que l'espérer.

De son côté, Tenkyi interroge le maître d'école sur le camp à Katmandou : combien d'enfants y vivent, s'ils ont plus de livres que nous. Sans perdre une minute, j'entraîne ma sœur à l'extérieur.

« Ne parle pas non plus de la lettre à Ashang, lui dis-je.

– Pourquoi ? demande-t-elle en dégageant sa main de la mienne.

– Tiens, assieds-toi. »

J'arrache un trèfle et le mâchonne, le temps de réfléchir et de me calmer.

« Parce que Ashang ne sait pas lire. »

Tenkyi commence à fabriquer une couronne de trèfles blancs pour la placer sur ses cheveux tressés. Elle n'arrive pas à percer les tiges, avec ses ongles de pouce trop courts, alors je me charge de former un petit cercle de fleurs pour elle.

« Ashang sera gêné s'il ne réussit pas à lire la lettre devant nous. Je la lui donnerai plus tard », dis-je, contente de mon raisonnement.

Tenkyi me dévisage d'un air peu convaincu. Puis elle baisse les yeux vers son ventre.

« Qu'est-ce qui ne va pas ?

– Tu mens. Tu vas m'abandonner. »

Je la prends sur mes genoux et la serre contre moi, mais pas trop fort, pour éviter de l'inquiéter.

« Jamais. Même pas si je meurs. Maintenant, va parader avec ta couronne. Allez, il faut que je me mette au travail.

– Fais-toi une couronne aussi.

– D'accord », dis-je avec un sourire forcé.

Tenkyi s'élance vers la colline au sommet plat en criant :

« Et je veux un collier et des bracelets ! »

Allongée sur l'herbe, je fixe le ciel sans nuages, le collier inachevé de Tenkyi s'échappant de mes doigts. Non loin de là, un groupe de femmes chante tandis qu'elles creusent la terre. Elles sont à peine audibles au milieu du sifflement du vent, du bruit de la rivière et des cris tardifs des coqs ; mais des bribes de la vieille mélodie me parviennent de

temps à autre. La présence d'Ama y flotte encore, si diffuse que je sens davantage les vibrations de son corps que je n'entends sa voix. Ces temps-ci, je ne la vois même plus clairement. Il ne me reste pas de visage avec des lignes et des ombres distinctes, mais seulement des fragments, semblables aux feuilles d'un arbre. Un arbre trop grand pour qu'on le discerne.

Une pluie de trèfles s'abat. Tenkyi éclate de rire, les paumes planant dans l'air. Je contemple la figure réjouie de ma sœur au-dessus de moi. Ses joues ont retrouvé leur rondeur, mais il lui manque trois dents de devant ; les autres sont noires et gâtées. Bien qu'elle ait onze ans cette année, elle n'a pas grandi du tout depuis que nous sommes partis de chez nous. Moi non plus, à vrai dire. À l'heure qu'il est, j'aurais dû commencer à saigner tous les mois. C'est ce que m'a expliqué l'infirmière qui est venue mesurer nos corps. Si Tenkyi et moi subissons une croissance étrange, retardée, je pourrai faire avec ; mais si nous devons affronter ce qu'Ama a vécu dans son enfance, quand les dieux l'ont appelée et que son corps et son esprit l'ont abandonnée, qui nous viendra en aide ici ? Nous sommes peut-être déjà en danger, avec les esprits qui rôdent autour de nous dans nos cauchemars. Seule Ama saurait nous dire quoi faire. Elle pourrait réciter les bonnes prières, nous bénir avec le Saint Sans Nom, nous libérer de notre mal. La lettre de Shumo Yangsel est plaquée contre ma poitrine, coupante et rigide. Ma tante arriverait-elle à nous aider ? Mais si Tenkyi va vivre avec Shumo, elle ne reviendra peut-être jamais. Et si j'y vais, ma sœur se retrouvera toute seule.

« Qu'est-ce que c'est que ça ? » demande Tenkyi, les yeux plissés.

Au loin, une mince ligne de poussière avance sur la berge. Je mets la main en visière, attendant que la forme se précise, puis m'écrie :

« Une voiture arrive ! »

Je me précipite vers la rivière.

Le temps que la jeep blanche atteigne le camp, nous sommes des dizaines à marcher à côté, scrutant l'intérieur. Quand le chauffeur s'arrête, la foule s'écarte pour laisser Gen Lobsang approcher. Ce doit être le professeur américain, me dis-je. C'est la première fois que je vois un Américain. L'homme qui émerge de la voiture a la peau aussi noire qu'un corbeau. J'en tombe presque à la renverse.

« Dites *Tashi Delek* au Professeur Mark ! » crie Gen Lobsang ; mais nous sommes devenus muets. « Professeur Mark », répète Gen Lobsang.

Le professeur se tient devant la croix rouge sur la portière de la voiture. Alors qu'il observe notre groupe et le camp, son expression se transforme. L'espace d'un instant, il nous dévisage comme si notre couleur de peau était plus étonnante que la sienne. Je me retourne pour voir ce qui le perturbe autant, mais je ne distingue que des enfants affublés de vêtements trop grands, des robes et des chemises héritées de nos parents et de nos proches. Ma propre robe me vient d'Ama. Ashang Migmar l'a raccourcie en la déchirant rapidement, puis l'a repliée verticalement le long de mon dos, avant de la serrer à ma taille avec la ceinture

rouge de Pala. Revêtir les habits d'un parent mort porte chance. Professeur Mark ne le sait peut-être pas.

Avec un beau sourire spontané, il s'avance pour serrer la main de Gen Lobsang, puis celle d'Au Rinzin, qui aime être un des premiers à accueillir les visiteurs, puis celle de Mo Pelkyi, qui se trouvait simplement là, les bras ballants, parce que son moulin à prières grinçant ne fonctionne plus. Si étranges que nous puissions lui paraître, Professeur Mark nous salue un par un, les mains jointes devant lui. Puis il traverse la foule, en discutant avec les hommes qui l'escortent vers la cabane de l'administration. Pendant ce temps, les gens répètent à voix basse ce que Gen Lobsang a traduit de ses paroles : *Il dit qu'il n'avait pas conscience des conditions de vie dans le camp. Il dit qu'il n'a pas accompli sa mission. Il dit qu'il essaiera d'obtenir plus de fournitures pour nous.*

Tenkyi apparaît dans mon champ de vision. Ses yeux sont encore plus écarquillés que je ne le croyais possible, sa bouche ouverte en un large sourire édenté. On pourrait la prendre pour l'idiote du village, me dis-je. Elle fixe la nuque de Professeur Mark, épiant chacun de ses gestes, essayant d'entendre ce qu'il raconte, même si nous ne comprenons pas sa langue et qu'au moins une dizaine de personnes nous séparent de lui. Mais son expression, cette curiosité... J'imagine déjà les questions qu'elle posera à Gen Lobsang : combien de sortes de gens y a-t-il dans le monde ? Quelle taille fait le monde ? Et quand pourrai-je le voir ? La réalité m'apparaît clairement, à présent. Si je parle à Ashang de la lettre, Tenkyi s'en ira rejoindre Shumo, un sourire

sur son petit visage. Elle quittera cette colline pour partir à la capitale, et peut-être plus loin encore. C'est dans sa nature. Malgré cela, je veux lui dire : dans notre prochaine vie, oui, nous pourrons toutes les deux aller où bon nous semble. Dans notre prochaine vie, nous serons libres, en sécurité et heureuses. Nous grandirons sous le regard de nos parents tels des arbrisseaux, jusqu'à devenir des femmes fortes, capables de décider de notre propre sort. Puis, quand nos parents seront vieux et fragiles, nous veillerons sur eux en attendant qu'ils parviennent au bardo ; alors nous allumerons un million de lampes à beurre pour éclairer leur traversée. Et lorsqu'ils atteindront les rives de leur destin, nous saurons que nous avons réalisé l'acte le plus important que l'on puisse réaliser pour ses proches : nous aurons pris soin de leur âme, avant de les laisser partir. Toutefois, ce chemin n'est pas celui qui nous a été donné dans cette vie. Posant la main sur ma poitrine, j'entends un froissement de papier. La lettre de Shumo est toujours là. Elle devra y rester, jusqu'à ce que je trouve une autre solution.

Pokhara, Népal

Camp de réfugiés tibétains de Tsemo Seymakar
Automne 1962

Sans que je sache comment, on est venu à me considérer comme la tresseuse de cordes la plus douée et rapide du camp. Mes œuvres ont permis de faire tenir toutes sortes de bâtiments ici, des nouvelles latrines à la cabane de l'administration, qui nous sert aussi de dispensaire. Aujourd'hui, on m'a chargée de fabriquer des cordes pour l'école où Tenkyi étudiera bientôt. Si la plupart des gens aiment travailler en groupe, je préfère me retrancher seule en bordure du camp, les jambes pendant au-dessus de la rivière. Laisée en paix, j'entre dans une transe délicieuse. Je ne remarque presque plus la difficulté du tressage, jetant seulement un coup d'œil à mes doigts de temps en temps pour rajouter un brin d'herbe ou resserrer un nœud récalcitrant.

Deux corbeaux sont apparus, qui tournoient au-dessus de ma tête en bavardant. Je me demande ce qu'ils disent. Quelle allure ai-je à leurs yeux, seule sur ce petit bout de colline aride ? Une gamine maigre et sale, aux cheveux si emmêlés qu'un peigne pourrait s'y casser. Il faut voir ma robe, aussi : effilochée en bas et toute trouée. Surtout, c'est

ma nature solitaire qui me distingue. Même les habitants du camp s'en inquiètent. Je les entends d'ici : *Revoilà cette fille qui fixe la vallée, le corps dur comme le roc, marmonnant dans sa barbe.* Ils conseillent à Ashang Migmar de me surveiller, de m'emmener consulter quelqu'un, même s'ils ne savent jamais qui pourrait m'aider dans ces terres étrangères. De son côté, mon oncle me suggère d'aller m'installer plus loin, pour que la vue d'une fille assise seule ne perturbe pas les autres.

Cependant, je possède une chose qu'ils ignorent. Une lettre secrète. Le papier accompagne le mouvement de ma poitrine à chaque souffle, comme une carapace dure et cassante. Des mois ont passé depuis que le courrier de Shumo est tombé entre mes mains, et même s'il est vrai que les distractions n'ont pas manqué au camp, plus je garde le silence, plus l'enveloppe me pèse. Cela dit, je trouve étonnamment facile de continuer à me taire, sans rien faire de la lettre – ni la détruire ni la remettre à mon oncle. Un autre secret : je me surprends à penser à Shumo ces derniers temps. A-t-elle la voix de ma mère, ou son rire ? Cela vaudrait presque la peine d'aller à la capitale, pour en avoir le cœur net.

D'autres corbeaux dérivent dans le ciel, rejoignant le cercle au-dessus de ma tête. J'agite les bras pour tenter de les chasser. Les corbeaux se figent, puis plongent vers la rivière. Je connais bien ces oiseaux noirs. Ils vont chercher de la charogne sur les berges. Quand nous aurons terminé nos prières du matin, ils remonteront au camp pour picorer les offrandes éparpillées aux alentours. C'est leur liberté ordinaire. Pour des bipèdes comme nous, si arrimés au

sol, aucun chemin n'est simple. Est-ce pour cela que nous attendons toujours l'arrivée d'un maître spirituel ?

J'entends Tenkyi dans le champ derrière moi, quelque part dans la rangée la plus récente de cabanes en chaume. Elle récite l'alphabet anglais, et j'ai beau ne pas connaître les lettres moi-même, je sens qu'elle les prononce avec clarté et assurance. À chaque syllabe, sa voix s'élève comme une cloche au-dessus du martèlement rythmé des ouvriers dans la carrière. Les enfants peuvent désormais suivre deux cours en plein air : un en tibétain, donné par Gen Lobsang, et un autre en anglais, donné par Professeur Mark et la dernière venue au camp, Professeur Amy, une femme pâle aux cheveux semblables à un champ d'orge. La plupart du temps, je saisis des fragments de leurs leçons au vol pendant que je travaille. Une fois, j'ai passé un après-midi à regarder les hommes installer de grandes plaques de bois rapportées de la ville. Ils les ont appuyées contre des rochers, puis les ont enduites couche par couche d'une peinture noire si profonde et pure qu'elle semblait ouvrir un portail sur la nuit. Le jour suivant, les professeurs ont utilisé des petits cylindres de poudre blanche pour inscrire des symboles anglais sur les plaques, toujours posées sur les rochers.

J'entends à présent Professeur Mark répondre à ma sœur en anglais. Je ne discerne que le mot « good », qu'il répète. Ma petite sœur doit être douée. Dès les premières leçons, elle a mis autant de concentration et de détermination à apprendre que les adultes en mettent à creuser des latrines, construire des cabanes et planter des céréales sur notre lopin de terre stérile.

« Ma fille aînée, dit souvent Ashang, car nous sommes ses enfants maintenant, travaille très dur. Mais Tenkyi est la plus intelligente. Elle a hérité de l'esprit de sa mère.

– Et moi, de quel genre d'esprit j'ai hérité ? » lui ai-je demandé une fois.

Il m'a dévisagée, puis a lâché un grand rire. Je n'ai pas pu m'empêcher de l'imiter. Avant cela, nous n'avions jamais ri ensemble, rien que tous les deux, et j'avais l'impression de partager un moment important avec lui. Quand nous avons fini par reprendre contenance, j'ai attendu de voir s'il répondrait à ma question. Mais non. Ashang est retourné au fossé qu'il creusait, me laissant m'occuper de rentrer la récolte.

Je continue malgré tout à m'interroger : qu'y a-t-il d'autre que ma mère ne m'a pas transmis ? Quelle autre particularité a joué à saute-mouton, atterrissant seulement sur ma sœur ? Certaines sont évidentes : Tenkyi a les joues pleines et roses d'Ama, moi le visage quelconque et étroit de Pala, qui me donne l'air peu raffiné et masculin. Il y a aussi des propriétés que ni Tenkyi ni moi ne possédons. La voix basse et rauque d'Ama. L'odeur de pain, sucrée et chaude, de sa peau. Son visage surgit soudain devant moi, si complet qu'Ama pourrait être là à l'instant, sur cette colline. Je ferme les yeux et me tiens parfaitement immobile, mais elle a déjà disparu. Cette vision fugace a à peine duré le temps d'une inspiration. Pourtant, je me sens plus proche d'Ama à présent que durant la fin de sa vie. Je pourrais même lui poser les questions que j'avais trop peur de formuler à l'époque. Comment avons-nous échoué ici, Ama ? Où sont nos dieux ? Dis-le-moi. *Parle !*

Ma corde inachevée vole vers la gorge. Je tremble, les poings serrés. La corde gît maintenant sur la berge rocailleuse, entortillée comme une mue de serpent abandonnée. Rentrant le bas déchiré de la robe de ma mère dans la ceinture de mon père, j'entame ma descente, en prenant garde à ne pas marcher sur des orties ou des rochers coupants. La plante de mes pieds ne s'est pas encore remise de la dernière fois où j'ai perdu l'équilibre, et glissé sur la falaise.

La rivière est plus animée qu'elle ne le semblait de haut. Des buffles se sont installés là, et plus loin, vers les collines, deux villageoises lavent du linge dans une petite fosse naturelle. Ashang nous a raconté que ce cours d'eau prenait sa source dans notre pays. Je m'arrête sur cette pensée, imaginant un long fil sinueux qui nous relierait à chez nous. Une rivière charrie toutes sortes de choses, surtout de petits objets. Si je tâtonnais dans la vase, y trouverais-je une de nos pièces ? Et si j'étais un poisson ? Je pourrais rentrer à la nage sans que les soldats gyamis me repèrent. Si tous les habitants du camp se changeaient en poissons, nous pourrions sauter dans la rivière ensemble, et battre des nageoires à l'unisson vers l'amont. Nous pourrions inverser le cours de la rivière elle-même.

Tant que je suis là, je décide de chercher de grandes herbes pour mes cordes. Alors que j'arrache une touffe encore intacte, quelque chose attire mon attention à l'horizon : les silhouettes de deux hommes qui cheminent sur la rive caillouteuse, en direction du camp. Ils sont trop loin pour que je distingue leurs visages, mais l'un est un garçon, et l'autre un adulte. Ils ne se tiennent pas par la main, ne marchent

même pas côte à côte. Mon regard ne cesse de revenir au garçon. Tandis qu'il avance, une étrange sensation parcourt mon corps – une vague de bonheur inexplicable.

« *Wai !* »

Le vent emporte ma voix. Je devrai attendre qu'ils soient plus proches. La position du soleil m'indique qu'il est presque l'heure de rentrer pour notre tasse de riz quotidienne, mais je veux rester là, juste le temps de voir qui sont ces hommes. Je me mets à cueillir des herbes, accroupie, m'arrêtant de temps à autre afin de surveiller les deux silhouettes. Elles semblent progresser lentement. À certains moments, elles paraissent avoir grossi ; à d'autres, on les croirait immobiles.

Quand leurs visages se précisent, je reconnais l'homme adulte : Po Dhondup. Il est enfin rentré. Cela fait près d'un mois qu'il est parti pour Katmandou, ayant entendu dire que son beau-frère vivait dans un des camps là-bas. Mais qui est le garçon ?

« Lhamo, me salue Po Dhondup, quand il arrive près de moi en ahanant.

– *Tai' Delek.* »

J'appuie mon front contre le sien, puis incline le menton vers le garçon en demandant avec désinvolture :

« Qui est-ce ?

– Le fils de ma sœur, répond Po Dhondup. Il s'appelle Samphel. »

Je me penche pour toucher le front brillant du garçon, mais il ne me prête aucune attention, les yeux levés vers les cabanes de chaume à la lisière du camp. Il est plus

vieux que je ne l'avais cru de loin. Nous pourrions même avoir le même âge, car nous nous tenons exactement nez à nez, comme un reflet l'un de l'autre, occupant le même espace et projetant la même ombre. Son périple doit avoir été aussi ardu que les nôtres. Il faudra laver et rapiécer ses vêtements. Sa peau est marquée de plaques rouges et noires. Son visage, en revanche, est peu commun. Il paraît légèrement déséquilibré, avec un œil relevé vers le haut et un sourcil qui suit le mouvement, tandis que l'autre œil ne présente aucune courbe. Ses lèvres bougent aussi de façon asymétrique, comme si une seule partie de lui voulait parler. Sous la poussière blanchâtre qui le recouvre, ses lèvres sont d'un rouge profond. Je suis sûre qu'il lui suffirait de les lécher pour qu'elles prennent vie, sur une toile de fond par ailleurs pâle. L'espace d'un instant, j'éprouve un sentiment de légèreté libérateur, puis un rapide frisson me parcourt – comme si quelqu'un m'avait agrippée par les épaules pour me réveiller.

« Est-ce qu'on s'est croisés dans le Mustang, à la frontière, avec ton oncle ? » demandé-je.

D'un ton las, Po Dhondup répond que c'est impossible. Le garçon vivait avec son père. Sa mère est restée dans son village au pays, avec son autre famille, un mari et quatre enfants.

« Son mari s'est allié aux Gyamis, explique Po Dhondup. C'est un chien galeux, qui porte sûrement une casquette à étoile rouge et tourmente son propre peuple à l'heure qu'il est. Le garçon est né hors mariage. »

Po Dhondup ramasse ses sacs, et se dirige vers sa cabane.

« J'ai besoin de me reposer. Occupe-toi un peu de lui, Lhamo.

– D'accord, Popo. Récupère bien ! »

Maintenant que Samphel et moi pouvons parler plus librement, je reprends mes questions en l'emmenant vers le camp.

« Quel âge as-tu ?

– Je ne sais pas. »

Sa voix, basse et légère, craquelle comme une plume pliée en deux.

« Quel est ton animal de naissance ?

– Une vache, je crois. »

J'étouffe un rire.

« Une vache ! Tu veux dire un bœuf. Alors ça te fait... treize ans. J'ai un an de plus que toi. »

J'attends sa réaction. Comme il ne bronche pas, j'ajoute :

« Les travailleurs humanitaires suisses n'arrivaient pas à croire que j'avais quatorze ans, vu comme je suis petite.

– Tu n'es pas si petite, rétorque-t-il en redressant le dos. Tous ces Enjis sont des géants. Ils doivent avoir beaucoup à manger.

– Est-ce qu'ils mangent comme des vaches ? »

Je pensais que nous partirions tous les deux d'un fou rire, mais il reste impassible. Je remarque un objet coincé sous son bras. On dirait un ballon dégonflé, comme ceux que nos maîtres d'école sortent les jours ensoleillés.

« Où vivais-tu avant ? demandé-je.

– Au camp de Jawalakhel, répond-il, avant d'ajouter : j'y retournerai bientôt. »

C'est le camp de Shumo, à la capitale.

« Tu as de la chance, tu sais. C'est un bon camp ici. On a une machine pour remettre de l'air dans ce ballon.

– Il est crevé », dit-il. Après un silence, il reprend : « Mon père le réparera quand je rentrerai. »

Je me tais. Si Po Dhondup a amené Samphel ici, c'est que son père est mort, ou qu'il l'a abandonné. En tout cas, inutile de m'attarder sur ce sujet.

« J'ai du fil pour le recoudre, dis-je. Ensuite, on pourra jouer avec dans ce champ. Tu vois, là où sont ces enfants ? »

Lorsque nous arrivons, la leçon du jour vient de s'achever. Certains enfants font la queue pour étreindre Professeur Mark, tandis que d'autres se mettent aussitôt au travail, emportant des pierres pour l'école en construction au milieu du camp. Je repère Tenkyi, occupée à ramasser des cailloux.

« Qui c'est ? demande-t-elle en souriant à Samphel.

– Le neveu de Po Dhondup, dis-je. Il habite dans le camp de Shumo.

– Tu es venu visiter ? »

Visiter un camp, comme si c'étaient des vacances... où ma sœur va-t-elle pêcher ces idées ?

« Tu veux entendre une histoire drôle ? demande Tenkyi. Un garçon de notre camp, Hring-Hring, raconte à tout le monde qu'il va bientôt prendre l'avion. »

J'explique à Samphel que Hring-Hring est le surnom que nous avons donné à un garçon qui aime courir en tous sens, les bras écartés, en faisant des bruits d'avion. Les anciens lui reprochent d'imiter les oiseaux de fer des envahisseurs, mais nous l'appelons comme ça seulement pour le taquiner.

Je ramasse deux grandes pierres, et demande à Samphel d'en poser une de plus dans mes bras. Il prend la plus petite qu'il trouve, puis la place doucement entre les deux autres. Je lui suggère en riant d'en choisir une un peu plus grosse ; l'école ne sera jamais terminée, sinon. Ayant rajouté une pierre à mon fardeau, il décrète qu'il veut en emporter aussi. Alors que Tenkyi et moi répliquons qu'il devrait se reposer après son long voyage, il sourit pour la première fois, et s'empare de la plus grosse pierre de la pile – c'est à peine s'il arrive à refermer les bras autour.

Pendant que nous nous dirigeons à pas lents vers le chantier de l'école, Samphel évoque ses meilleurs amis dans son camp, deux frères appelés Polo et Golok, dont le père grave des prières sur des pierres en échange d'argent. Je ne sais pas pourquoi il nous parle d'argent mais, au moins, il semble plus à l'aise maintenant. En chemin, nous croisons des enfants qui repartent en sens inverse. Certains s'arrêtent pour nous aider, et nous finissons par avancer de travers, les bras tendus pour partager notre charge. Comme c'est amusant ! s'écrie Tenkyi, alors que d'autres groupes se forment à notre suite.

Une semaine s'est écoulée depuis l'arrivée de Samphel, qui continue à nous accompagner dans nos tâches quotidiennes. Au crépuscule, quand tout le monde arrête de travailler et rentre chez soi pour prier, Samphel, Tenkyi et moi vagabondons dans le camp, en nous imaginant que nous sommes seuls sur terre. C'est une nuit sans lune, la plus chaude que nous ayons eue depuis des semaines ; les lucioles sont de sortie en nombre, filant comme des étoiles scintillantes, juste hors de notre portée. Nous marchons ensemble entre les silhouettes des clôtures et des cabanes. Des clochettes de chèvres tintent, des poulets caquettent, des pas résonnent aux alentours tandis que les gens se rassemblent dehors pour bavarder. Bhu Tsering annonce que les maîtres d'école sont en train de préparer un feu de joie près de la rivière, et que ceux qui veulent participer devraient ramasser un peu de bois. Nous décidons aussitôt de nous y rendre, emportant nos gamelles en métal au cas où quelqu'un aurait du lait à partager. Nous nous acheminons prudemment vers la gorge, les mains tendues devant

nous, et récupérons des petites branches sèches en chemin. Une fois au bord de la falaise, je guide Samphel et Tenkyi sur un sentier sûr qui descend jusqu'à la berge.

Nous trouvons une dizaine d'habitants du camp déjà réunis autour du feu avec Gen Lobsang, Professeur Mark et Professeur Amy. Cette dernière accorde sa guitare. Je fais signe à Tenkyi et Samphel de s'asseoir sur une large pierre plate pendant que je m'accroupis à côté d'eux, de minuscules rigoles d'eau froide coulant entre mes pieds et sous mes hanches. Je m'avance un peu plus près des flammes, et tends les mains. Le monde au-delà de notre cercle est obscur et grouille d'insectes, mais les montagnes sont visibles à l'horizon. Leurs cimes semblent plus proches la nuit, quand les collines disparaissent. En craquant et bougeant, le bois libère un parfum doux et réconfortant qui masque l'odeur de nos corps épuisés.

Professeur Amy commence à jouer quelques accords.

« C'est une nouvelle chanson, déclare-t-elle dans son tibétain lent et assuré.

– *Wai !* » s'exclame Samphel, étonné qu'elle parle si bien.

Professeur Amy s'améliore de semaine en semaine. Bientôt, elle sera capable de lire plus de mots compliqués que la majorité d'entre nous.

« C'est la chanson la plus populaire du moment en Amérique, poursuit-elle. Elle demande quand le monde connaîtra enfin la paix.

– C'est vrai, c'est une bonne question », chuchotent quelques voix.

Je regarde les personnes assises autour du feu. Nous avons tous l'air si sales et fatigués. Comme de vieux drapeaux de prière accrochés à flanc de colline, nos corps ont perdu leurs couleurs après tant de jours difficiles. Quel effet la paix aurait-elle sur nous ? Nous remettrait-elle à neuf ? Nous raccommoderait-elle ?

Professeur Amy se met à chanter d'une voix basse et douce, fermant les yeux et dodelinant de la tête. Son pull rouge est le vêtement le plus vif aux alentours. Tous les regards sont rivés sur elle, et sur ses cheveux qui brillent à la lumière du feu. Professeur Mark la fixe aussi, bien qu'il ne sourie pas. Il la contemple comme s'il la connaissait. Comme s'il avait entendu les histoires qu'elle ne confie à personne d'autre. Est-ce à ça que l'amour ressemble, vu de l'extérieur ? À de l'adoration teintée d'une douleur secrète ?

Quand la mélodie se termine, Professeur Mark prend la guitare.

« Voici une chanson écrite par un homme noir aveugle. Elle parle de la nostalgie qu'on éprouve pour l'endroit d'où on vient », déclare-t-il.

L'eau froide me brûle les pieds, et ma tête me gratte. Je me déplace au sec, trouve une brindille pour fourrager entre mes tresses pendant que l'air répétitif et triste s'élève. La chanson progresse par phrases, hésite, revient en arrière et redémarre. Autour du feu, des gens baissent les yeux ; d'autres observent attentivement Professeur Mark, comme si cela pouvait les aider à comprendre les paroles. Je saisis quelques mots ici ou là, mais le sens général m'échappe. Je pense à l'endroit d'où vient Professeur Mark. De quoi a-t-il

la nostalgie ? Quel genre de collines, de fleurs et de dieux trouve-t-on dans son pays ?

Samphel se penche vers moi.

« On dirait quelqu'un qui pleure.

– Leur musique est comme ça, lui dis-je.

– Ils ont un nombre infini de chansons », ajoute Tenkyi.

Alors que l'air s'achève, Ashang Migmar et Po Dhondup nous rejoignent près du feu. Tout le monde se décale pour leur faire de la place.

« Raconte-nous une histoire, Migmar, demande Bhu Tsering à mon oncle.

– Une histoire ? »

Ashang acquiesce. Ses tresses et ses épaules sont couvertes d'une fine pellicule de poussière de roche.

« Que diriez-vous de l'histoire du Saint de notre camp ?

– Oui, mon neveu ne la connaît pas, dit Po Dhondup. J'ai apporté le Saint Sans Nom ici pour cette raison. »

Assis de l'autre côté du bûcher, Po Dhondup semble étrangement frêle. Il ne s'est pas encore remis de son voyage. Il peine même à dénouer le petit paquet de soie sur ses genoux.

« Avez-vous déjà fait un rêve qui revient sans cesse vous hanter ? commence Ashang Migmar. Un rêve qui se répète au fil du temps, reliant des années de votre vie ? Il vous est peut-être arrivé de le décrire à un ami ou un voisin, de raconter en détail tout ce que vous avez vu, entendu et ressenti, et que l'autre personne s'écrie : "Je connais ce rêve ! J'ai fait le même !" C'est justement l'histoire de cette

statue, façonnée dans la terre il y a de cela bien des vies. Un *ku* du Saint Sans Nom. »

Je n'ai jamais entendu Ashang entamer son récit de cette manière. M'installant à une place vacante, je jette un regard furtif à Samphel, qui l'écoute avec attention. Que pense-t-il de cette histoire ? L'émeut-elle autant que nous ? Il semble boire les paroles d'Ashang, mais son visage ne révèle pas ses réflexions. Je pourrais l'observer toute la nuit, sans rien apprendre à son sujet. Po Dhondup se lève, puis entreprend de faire le tour du feu, posant le socle du Saint sur une tête courbée après l'autre.

« Une grande partie de son histoire nous est inconnue. Ses fragments restent pour l'instant éparpillés, comme nous. Voici ce que nous savons : cette statue de Saint disparaît et réapparaît, semble-t-il de son propre gré. Au moment opportun, elle se révèle à ceux qui ont besoin de protection. Des hommes tels que notre Po Dhondup ici présent. Il a tellement souffert... »

La voix de mon oncle se fêle.

« Le Saint Sans Nom protège notre camp, chuchote Tenkyi à Samphel. Maintenant que tu es là, tu n'as plus à t'en faire. Dis-toi simplement ça : tout ira bien. Rappelle-t'en surtout la nuit, quand tes pensées dérivent vers des endroits terribles. Rappelle-toi que le Saint est ici, sur notre colline. »

Sans en avoir conscience, ma sœur me reconforte avec son sentiment de sécurité, de plénitude, d'ordre. Nous sommes ici ensemble. C'est peut-être ça, la paix à notre portée.

Toutefois, en écoutant parler de l'errance de Po Dhondup de village en village, à la recherche des fantômes de sa famille, je me dis que nous n'aurions assurément pas autant de mal à rentrer chez nous. Nous pourrions partir ce soir, regagner les montagnes. Nous sommes en assez bonne forme pour essayer. Nous pourrions nous nourrir d'oiseaux et d'herbes sauvages, nous cacher dans des grottes, continuer à marcher jusqu'à ce que nous retrouvions notre village et notre maison. Mais Pala et Ama n'y seraient pas. D'autres personnes habiteraient peut-être chez nous, des soldats gyamis ou des gens qui auraient fui leur village en quête d'un abri. Ou bien notre logement ne serait qu'un tas de ruines, comme le monastère où Po a exhumé le Saint. Nous pourrions tout recommencer à partir de ces ruines. Reconstruire notre maison pierre par pierre, avec une cuisine identique à celle de nos souvenirs, notre chambre située face au petit lac où vit un dieu des eaux, une chambre pour Ashang, et une autre pour nos parents, de l'autre côté du couloir, avec une fenêtre donnant sur le village. Les pierres ne seraient cependant pas au même endroit, la terre ne se tasserait pas de la même façon. Nous ne savons même pas si les fantômes de nos parents reviendraient vivre avec nous.

La maison de Professeur Mark et Professeur Amy, elle, est toujours intacte. Leur pays n'a pas été envahi. Un jour, tôt ou tard, ils retourneront là d'où ils sont venus. Leurs familles les attendront pour une longue et joyeuse étreinte. Pendant un temps, ils se souviendront de nous, et continueront peut-être même à vivre ici en esprit. Néanmoins, le

courant de leurs anciennes vies les emportera de nouveau. Lentement mais sûrement, notre camp s'effacera de leurs pensées, et nous leur ferons l'effet d'un rêve lointain, nos noms sur le bout de leur langue. Mais nous serons encore ici. Oui, nous serons encore dans cette vallée, à chanter des airs de chez nous, à contempler les montagnes en essayant en vain de nous rappeler nos parents morts, leurs visages et leurs voix, tandis que le vent du temps les érodera un peu plus chaque jour.

Je plonge la main dans l'encolure de ma robe pour en sortir la lettre – cet affreux bout de papier plié, cette lame que je garde contre moi depuis deux mois, bien qu'elle cherche à trancher mon lien avec ma sœur. En réalité, j'ai peur. J'ai toujours été lâche. Je l'ai su dès l'instant où ma mère m'a demandé de tendre le cou face à nos ennemis : je suis un être minuscule, effrayé. Cependant, dans ce cas précis, je ne reculerai pas. C'est la seule chose qu'Ama a exigée de moi lors de sa dernière nuit. Je veillerai sur ma sœur. Je ne permettrai pas qu'on l'emmène.

Je me glisse discrètement sur un rocher, aussi près des flammes que je peux le supporter, sors la lettre de ma robe et la jette dans les flammes. Personne ne semble le remarquer. Avec la brindille dont je me suis servie pour me gratter la tête un peu plus tôt, je pousse le papier au cœur du brasier. L'enveloppe se recourbe sur elle-même comme une nouvelle lune, brûlant d'une lumière vive avant de disparaître. Le regret transperce ma poitrine, qui me paraît brusquement nue sans la lettre. Je me suis privée d'une chance de voir la sœur de ma mère, la dernière femme qui ressemble

peut-être à Ama. Ce qui est fait est fait. Au moins, on ne me séparera pas de Tenkyi.

Les gens sont en train de discuter de quel air entonner. Quelqu'un propose un chant pour aplanir les toits, mais Bhu Tsering note qu'il serait impossible d'exécuter la danse qui l'accompagne sans le bâton surmonté d'une pierre. Ils pourraient avancer les uns à la suite des autres en tapant du pied, pendant des heures, s'ils voulaient – sans les bons outils, ce ne serait tout simplement pas pareil.

Je me lève pour repartir au camp. Tenkyi et Samphel m'emboîtent le pas. Je n'ai aucune envie d'entendre ces chants familiers. C'est déjà assez dur quand les travailleurs les reprennent toute la journée. À la lumière du soleil, je sais au moins où je suis ; mais la nuit, je pourrais me laisser berner, et oublier tout ce qui est arrivé. Je pourrais me croire revenue dans notre village. Passer des heures à chercher mes parents.

Sur le chemin du retour, Tenkyi me demande si Samphel peut dormir à la maison. Ce serait plus amusant pour lui que de rester avec son oncle, argue-t-elle, ce en quoi elle n'a pas tort. Il n'y a quasiment que des adultes dans la cabane de Po Dhondup.

« Oui, il devrait passer la nuit chez nous », dis-je.

Débarrassée de la lettre, je me sens presque euphorique. D'innombrables étoiles parsèment le ciel ; toutes me semblent bienveillantes ce soir.

« Tu sais, la statue du Saint Sans Nom appartient à ta famille, en fait, dis-je à Samphel.

– Est-ce qu'elle vaut cher ? »

Interloquée, je me demande comment répondre à cette étrange question.

« Non, elle n'est pas à lui ! Elle appartient au camp, intervient Tenkyi.

– Tais-toi. Son oncle la léguera à Samphel un jour. »

Plus tard, quand je prépare notre lit de camp, Tenkyi exige que Samphel s'allonge au milieu, pendant que nous nous couchons de chaque côté, face à lui.

« On a quelques fantômes ici. Il faut toujours rester vigilant », explique-t-elle.

Ma petite sœur est persuadée que lorsque deux personnes se tournent le dos, un fantôme peut se glisser subrepticement dans la faille. J'ai pris l'habitude de dormir du côté droit, face à Tenkyi ; et si jamais je change de sens, je peux m'attendre à ce qu'elle me réveille en me tirant de nouveau dans sa direction.

Samphel garde les bras serrés le long du corps. Il reste raide comme une bûche, même quand une souris effleure nos orteils. Je repousse le rongeur, et coince la couverture sous nos pieds.

« Tu peux te mettre un peu plus à l'aise, dis-je à Samphel.

– Je dors toujours comme ça. »

Il nous raconte qu'il préfère occuper la place la plus proche du mur dans le lit qu'il partage avec son père. Comme ça, quand celui-ci rentre tard le soir en empestant l'alcool, il peut se coller contre le chaume pour ne pas sentir son odeur.

« Je comprends tout à fait », commente Tenkyi.

Couchés côte à côte, nous écoutons la pluie, la peau frémissant à chaque goutte d'eau froide qui tombe du toit. Un

peu plus loin dans la cabane, quelqu'un ronfle. C'est peut-être Gyurme, ou son père. Tenkyi tend le bras en travers de la poitrine de Samphel pour agripper le mien avec ses doigts glacés. Lâchant un soupir, elle commence à réciter des prières rudimentaires, qu'elle connaît par cœur. Je hume l'odeur de Samphel dans l'obscurité. Elle est si différente. Je tente de la définir : du vieux papier ? Est-ce Katmandou qui imprègne sa peau ? Fermant les yeux, je m'imagine arpenter les ruelles et les avenues de la capitale avec lui.

« *Wai*, dit Tenkyi en me poussant doucement. Ashang n'est pas rentré. »

Elle a raison. Son lit est vide, la couverture toujours soigneusement pliée au bout. Près de l'oreiller, je distingue la forme du moulin à prières de mon oncle, appuyé contre le mur. Cela fait un moment qu'aucun bruit ne nous parvient depuis le feu de joie, et personne ne casse plus de pierres. Je scrute la longue pièce : une dizaine de personnes endormies sur deux rangées.

« Reste ici. »

Je me lève, replace les couvertures sur ma sœur et Samphel. Alors que je me dirige vers la sortie, Tenkyi m'ordonne de ne pas m'aventurer seule dans la nuit.

« C'est la saison des fantômes, chuchote-t-elle.

– Tu dis ça à toutes les saisons. »

Je continue d'avancer, un peu inquiète, cherchant la porte à tâtons.

Une brume épaisse a envahi le camp. Je m'arrête, essayant de détecter des signes de la présence d'Ashang. Rien. Seul le vacarme constant des grillons et d'autres insectes s'élève